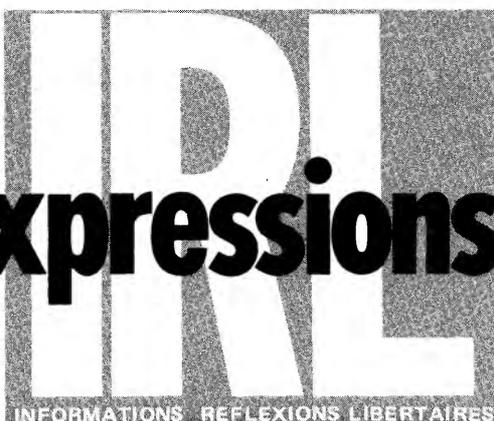


FEVRIER MARS 1988
20 FRANCS

76

journal d'expressions libertaires

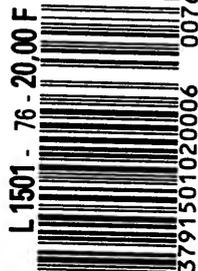


INFORMATIONS REFLEXIONS LIBERTAIRES

Y'EN A PAS UNE SUR CENT

DU CODE DE LA NATIONALITE
AUX NOUVEAUX ESPACES DE CITOYENNETE

L'ANARCHISME ET LA CULTURE
DE LA JEUNESSE EN POLOGNE



INTERVIEW

BERURIER NOIR

S O M M A I R E



Action Directe p. 3
 Du Code de la Nationalité aux nouveaux Espaces de Citoyenneté p. 4 et 5
 Réfractaires p. 6
 Béruriers Noirs : en avant les rantanplans p. 7 à 12
 L'École Monory p. 13 et 14
 Anarchica : Y'en a pas une sur cent ! p. 15 à 27
 Des Femmes et des nouvelles Techniques de Reproduction p. 28
 Le Pouvoir de dire NON p. 29
 Sankara, comme le Che. p. 30
 Elections en permanence. p. 31
 Est-Infos, la rubrique des Pays de l'Est. p. 32
 Pologne : l'Anarchisme et la Culture de la Jeunesse. p. 33 et 34



URSS :

« Les activités privées ne sont pas autorisées dans l'édition, pour cause de manque de matériel »
 (Le Monde 6/2/88)



ABONNEZ VOUS

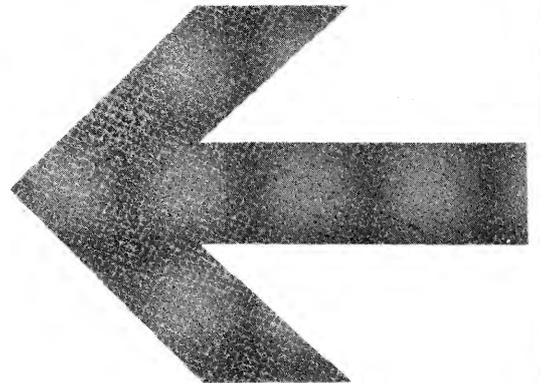
NOM :
 PRENOM :
 ADRESSE :
 CODE POSTAL :
 VILLE :

- Abonnement 5 numéros (1 an) : 90 Francs
- Abonnement 10 numéros (2 ans) : 170 Francs
- Abonnement de soutien (2 ans) : 300 Francs
- Abonnement militant (5 exemplaires pendant 1 an) : 350 Francs
- Souscription :

(Ajouter 10 francs pour abonnement étranger 1 an : 20 francs 2 ans)

Libeller les chèques à l'ordre de IRL CCP 4 150 95 N LYON
 IRL - 13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon

permanences téléphoniques le jeudi après 20 h 30 au 78 29 28 26.



Lorsque les «terroristes» se répandaient en déclarations militaro-triomphealistes; nous avons ici exprimé suffisamment notre méfiance à l'égard de cette option, des choix qu'elle impliquait, des engrenages qui en découlaient. Il n'est pas utile d'y revenir maintenant.

Simplement, je veux rappeler que la violence armée est l'arme privilégiée du pouvoir, que celui-ci ne sera jamais vaincu sur le terrain qui lui est familier. La seule chance de le saper consiste à l'amener sur un terrain qu'il connaît mal, qui, à mon sens est celui de la conscience et de la liberté individuelle. Beaucoup de prises de conscience individuelle, de vie malgré les carcans institutionnels, lorsque l'information, les idées, les personnes circulent, s'échangent, cela n'a pas l'aspect ni l'odeur, ni le goût d'une révolution, mais ça peut s'étendre de façon bien plus irréversible et moins contrôlable qu'un mouvement de masse se présentant comme tel.

Ceci étant posé, il me paraît cependant nécessaire, maintenant que l'heure n'est plus à la critique politique, d'énoncer un certain nombre d'évidences :

1 — En tout état de cause, la violence provoquée par le groupe Action Directe, et même par les groupes allemands ou italiens de même nature, est sans commune mesure avec la violence quotidienne, banale, engendrée par le système en place. A l'époque où, seulement en France, il meurt en moyenne un enfant par jour des suites des sévices infligés par ses parents, on ne permettra de rester relativement indifférent à l'assassinat d'un P.D.G. ou d'un Général.

2 — Il n'y a pas si longtemps, un certain nombre d'intellectuels disaient cela, qui n'est que banalité, et proclamaient l'urgence d'une violence insurrectionnelle. A l'heure où certains se retrouvent en prison pour avoir été conséquents avec des thèmes portés à un moment donné par une mode dominante, où sont passés ceux qui jonglaient si allégrement avec les mots et les concepts ? La grève de la

A.D.

faim de Rouillan et de ses compagnons qui devraient aussi être des leurs ne soulève de leur part, aucun mouvement de solidarité.

3 — Si le P.D.G. et le Général avaient été tués lors d'une grève insurrectionnelle, autrement dit par le mouvement d'excitation collective d'une foule, cet acte serait glorifié par les mouvements d'extrême-gauche comme un acte révolutionnaire héroïque. Cependant l'expérience a prouvé que si les actes de terrorisme individuel étaient généralement inefficaces sur le plan du changement social, la violence insurrectionnelle donnait naissance, dans la plupart des cas à un système totalitaire qui s'en inspirait pour l'institutionnaliser et rendre plus efficace sa propre oppression. Ou l'on parle en termes de morale et je ne vois pas ce qui permet de justifier la violence d'une foule et non celle d'un individu. Ou l'on parle en terme d'efficacité et il conviendrait alors d'examiner d'un peu plus près le mythe de l'efficacité de la violence révolutionnaire.

4 — Le déroulement du procès a mis en évidence les manipulations des témoins, la disproportion entre les faits et le montage qui en est fait par le pouvoir policier et politique. Ce pouvoir a évidemment tout intérêt à présenter quelques individus révoltés, qui ont tenté de porter cette révolte en actes, comme un groupe organisé, militarisé, de froids techniciens de la mort. Les quelques individus en question, ou ceux qui seraient tentés de suivre la même voie

auraient tout intérêt à réfléchir aux moyens de ne pas tomber dans ce piège.

5 — Ce qui est mis en évidence dans la représentation de ce procès c'est que, en deça de l'organigramme d'Action Directe, d'ailleurs apparemment fluctuant, et plus important que lui, il y a, entre ces individus, tout un réseau d'affinités, des amitiés, des amours, des plaisirs et des souffrances partagées. Que ce témoignage ait été la première manifestation publique des accusés et finalement l'élément médiatiquement retenu de ce procès me fait souvenir que, malgré les déclarations politiques et des attitudes militaristes avec lesquelles je suis en désaccord fondamental, ces accusés-ci sont d'abord des êtres humains, comme tous, en butte à la machine étatique qui se présentant comme garante de la moralité publique a pour seule finalité l'écrasement et le nivellement de l'individu, y compris par les moyens les plus barbares tels que l'isolement sensoriel. A ce titre, nous sommes solidaires d'eux. Nous en sommes solidaires aussi, qu'on ne s'y trompe pas, dans la mesure où l'ennemi que nous affrontons, par des moyens que nous estimons plus efficaces est un ennemi commun et qu'il ne nous ferait pas plus de cadeau le cas échéant qu'il n'en a fait aux membres d'Action Directe.

ALAIN.

R.C.N...

I. — DÉCODER LE CODE !

Le code de la nationalité vient de connaître de nouveaux soubresauts après les propositions de la réforme présentées, début janvier 88, par la « Commission des sages » à Chirac. Il y a des chances pour que ces propositions soient prises en compte après les prochaines élections d'autant plus que les pratiques restrictives dans ce domaine sont déjà appliquées dans une large mesure - recrudescence des expulsions, prolongation inconsidérée des délais d'attribution de la nationalité française aux demandeurs - avant même que le législateur se prononce sur la décision de réforme.

La volonté de restreindre l'accès automatique à la nationalité, de renforcer l'arsenal répressif, préparé par la gauche¹, et systématisé par la loi Pasqua du 9 septembre 1986, relative aux droits d'entrée et de séjour des immigrants ; et par conséquent de produire de nouveaux étrangers - pratique nécessaire à une idéologie de bouc émissaire - nous paraissent les objectifs immédiatement machiavéliques de cette réforme.

Le débat sur celle-ci ne relève par du simple domaine juridique et son enfermement apparent dans l'espace du droit a piégé les Beurs qui ont laissé le champ libre à S.O.S.-Rascisme. L'égalité juridique induite par l'accès à la nationalité française, implique - ne serait-ce qu'en principe - l'égalité des droits. Autrement dit, la précarité économique, sociale et politique de celui qui se définit par l'absence de papiers français est plus grande que chez celui qui en possède. Il ne s'agit pas ici de misérabiliser le cas en insistant sur l'hyper-marginalisation des uns par rapport aux autres, mais d'introduire une contradiction peu perceptible dans l'analyse classique qu'elle soit d'ailleurs de type libertaire ou non.

Celle-ci minimise les inégalités inhérentes aux dimensions extra-économiques. Un certain anarchisme a manifestement des difficultés de se débarrasser du néo-marxisme.

L'internationalisme et le fédéralisme n'impliquent-ils pas une reconnaissance implicite du fait national ? Pourquoi ces valeurs généreuses et les solutions devenues « traditionnelles » émanent avant tout des acteurs qui appartiennent aux pays impérialistes ? Le dépassement d'une problématique nationalitaire est facilement perceptible chez des individus qui n'ont plus besoin de prouver

leur appartenance juridique à une Nation ou à une Culture. Dans ce sens, il est rapide d'affirmer que les révolutionnaires des pays du « Tiers-Monde » adoptent des positions nationalistes par cupidité et par désir d'accéder au pouvoir. Un débat sur la décolonisation et l'ethnocentrisme de certaines idées libertaires devrait être mené. En l'occurrence, il n'est pas étonnant de voir que la réforme du Code de la Nationalité (R.C.N.) n'a pas la même importance chez des groupes qui ont des références idéologiques communes.

Si on poussait ce raisonnement jusqu'au bout, on devrait assister à une forte demande de naturalisation de la part des immigrants afin d'accéder à une plus grande égalité des droits. Or, ceux-ci manifestent des comportements ambivalents : si les uns demandent cette naturalisation, les autres la refusent pour des raisons symboliques, à cause d'une fidélité à une histoire ou tout simplement « victimes » d'une certaine représentation de l'immigré nourrie par des acteurs politiques qui ont intérêt à précariser leurs situations. Précisons, au passage, que la R.C.N. n'est pas seulement un projet machiavélique des différentes droites de « restaurer le sentiment national par épuration de la population française », mais aussi le produit d'une politique hypocrite de la gauche, qui au nom du respect de la différence a déblayé le terrain à la droite (expulsion, aide au retour)².

Ce prétendu « libre choix » est exploité par le libéralisme qui résume son action sur cette question par la contestation du droit du sol (article 23 du Code et article 23 de la loi 1973) et par l'exigence d'une épreuve initiatique (il faut mériter l'attribution de la nationalité).

II. — LE CONTENU D'UNE RÉFORME.

L'enjeu de la R.C.N. concerne 100.000 personnes par an : 40.000 enfants naissent français d'un ou de deux parents étrangers, 20.000 deviennent français à leur majorité et 40.000 adultes sont réintégrés ou naturalisés. Le rapport Voisard ne cache pas ses pré-supposés xénophobes et les préjugés alimentés à l'occasion de certaines immigrations : « Les populations concernées, principalement maghrébine, nous sont lointaines par leur culture et leur religion (...). On ne peut nier aujourd'hui

l'inquiétude face à l'Islam... il ne semble pas qu'historiquement la France ait été capable de vivre longtemps avec de trop nombreux ressortissants étrangers sur

son sol, et c'est sous cet éclairage que doit être abordée la réflexion sur le code de la nationalité »³.

En tenant compte du concept de « distance culturelle » et de la crainte d'attribution de la nationalité aux « non-assimilables », le conseil des ministres du 12 novembre 1986 confie à la « Commission des Sages » un projet de réforme qui propose la suppression de l'acquisition « automatique » de la nationalité à 18 ans pour les enfants nés en France de parents étrangers et la suppression aux conjoints de Français de cette acquisition par déclaration après 6 mois de mariage.

L'examen critique de la R.C.N. par le Groupe d'Information et de Soutien aux Travailleurs Immigrés (G.I.S.T.I.) montre : 1 - que les dispositions en vigueur concernant les jeunes ne se traduisent pas par une totale automaticité dans l'obtention de la nationalité à l'instar des jeunes français d'origine, mais par une absence de formalité puisque les intéressés peuvent faire le choix de décliner la qualité de Français (article 45 de la loi) et le gouvernement peut s'opposer à cette acquisition pour « indignité ou défaut d'assimilation » (article 46 et 106) ; 2 - que le mariage avec un conjoint français n'exerce aucun effet automatique sur la nationalité. La déclaration de changement de nationalité est une démarche lourde et soumise à plusieurs conditions.

Autrement dit, l'actuel code de la nationalité est suffisamment restrictif et la réforme consiste à augmenter les obstacles afin de doubler l'arsenal répressif et de donner une base juridique aux expulsions. Les cas de ceux qui ne peuvent prétendre à la nationalité française s'élargissent : condamnation pour crime, à plus de 6 mois de prison, à une peine quelconque d'emprisonnement. Lorsqu'on connaît la « visibilité » dont font l'objet les jeunes issus de l'immigration aux yeux de l'appareil policier, on comprend bien les finalités de la R.C.N.

III. — LA COMMISSION DU SACCAGE.

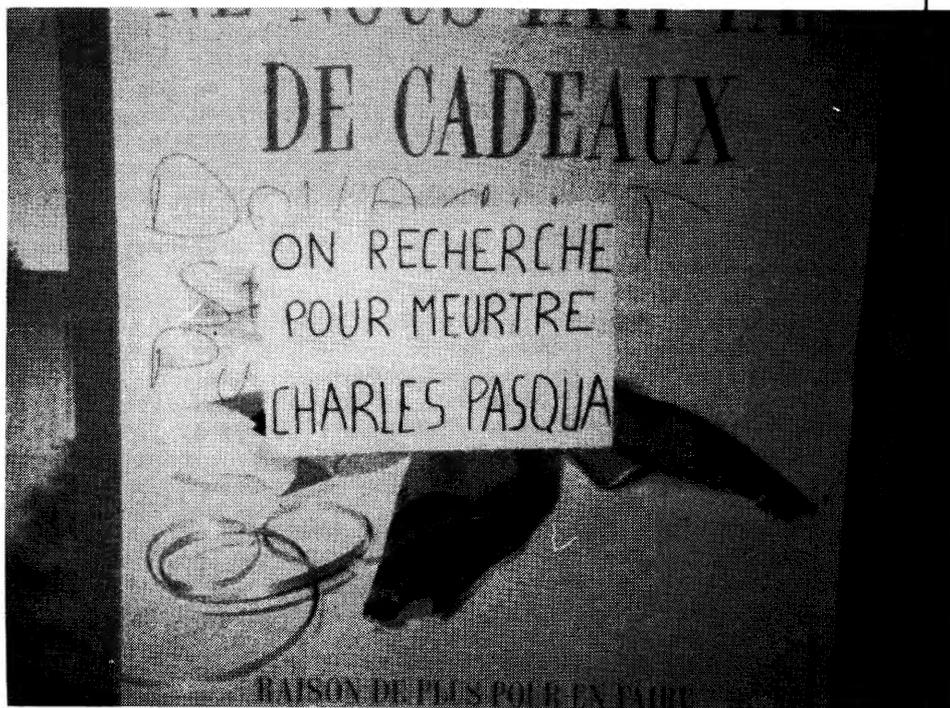
Tout en confirmant les principales orientations de la réforme - déclaration expresse d'adhésion à la Nation - suspi-

cion vis-à-vis des conjoints de français — la «Commission des Sages» donne une lecture souple à la contestation du droit du sol. Ainsi les jeunes issus de l'immigration ont un délai de réflexion de 5 ans (de 16 à 21 ans) afin d'opter pour la nationalité française et les conjoints de français doivent attendre plus de 6 mois pour faire une déclaration de changement de nationalité. Les conclusions de cette Commission ne font qu'«humaniser» des décisions qui reflètent l'adoption du principe d'une inégalité de fait augmentée d'une inégalité de droit entre français (quelque soit leur appartenance socio-économique) et les immigrés.

Le rapport de M. Hannoun intitulé «L'homme est l'espérance de l'homme» rejoint les conclusions des «Sages» : une réforme libérale mais suffisamment répressive (quel espoir !). Il précise : «que l'acquisition passive, voire par omission, de la nationalité française ne joue par un rôle positif sur le plan de l'intégration. De même, il est normal (sic) de préciser qu'il ne saurait y avoir de droit à la naturalisation. «Avant de parler des conséquences de cette position sur les restrictions des droits politiques des immigrés, mentionnons qu'une association comme France Plus juge les propositions des «Sages» «globalement positives», alors que — chose étonnante — S.O.S.-Racisme condamne le projet «en retrait par rapport à la législation actuelle». Cette évolution d'H. Désir est-elle inhérente à l'entrée en force des Beurs où à une stratégie de «socialiser le combat anti-raciste» ?⁴ Assistons nous à un clivage S.O.S.-Racisme/P.S. puisque celui-ci juge «la logique du Rapport est un logique d'intégration et non d'exclusion» contrairement à la plate-forme R.P.R.-U.D.F. ?⁵ L'introduction des préoccupations de l'immigration dans l'anti-racisme de S.O.S. — si elle n'est pas conjoncturelle — risque de créer une distance avec le P.S. De son côté celui-ci se rapproche de la droite en mettant en question les pratiques antérieures et le discours sur la France plurielle.

IV. — DE NOUVEAUX HORIZONS ?!

Mais cette prise de conscience de la question migratoire dans l'anti-racisme de S.O.S.-Racisme est tardive et anachronique par rapport au mouvement immigré et beur en particulier, qui malgré sa division et ses faiblesses propose actuellement d'autres lieux d'intervention et d'autres concepts parmi lesquels mentionnons celui de *Nouvelle citoyenneté*. Il est nécessaire de faire une coupure épistémologique entre citoyenneté et nationalité, entre nationalité et droit



de vote, etc... pour mieux comprendre cette nouvelle donne. Contrairement à ce que pense M. Hannoun, les droits du citoyen ne sont pas liés à l'appartenance à la Nation et ne sont pas essentiellement le droit de vote et d'éligibilité.⁶

L'extra-territorialité de certains groupes, comme chez les immigrés, ou la non-reconnaissance dans une nationalité, chez les anarchistes par exemple, montrent que la nationalité comme définition juridique des individus est inadaptée. «On pourrait alors imaginer avec C. Withol de Wenden une nouvelle citoyenneté comme remplacement du concept flou de citoyen par la notion plus précise d'usagers...» Mais on est encore loin de la réalisation de cette utopie. En sortant de la France l'anarchiste présentera un passeport français et l'immigré doit jouer la carte de la double nationalité qui reste la solution la plus satisfaisante dans l'état actuel des choses. En attendant des jours meilleurs, comment faire pour s'opposer aux expulsions, créer des réseaux de planques, investir des nouveaux espaces de citoyenneté (comités de locataires, de parents d'élèves, d'associations familiales, etc... ?⁸

Abdoul le Bagnoul

NOTE :

1 — Voir articles parus dans I.R.L. entre 1982 et 1985 sur la question de l'immigration.

2 — Le bureau de la F.A.S.T.I. proche du P.S. affirme dans un document

intitulé : «La Nationalité des Jeunes Immigrés» que : «La F.A.S.T.I. va intervenir auprès du Ministère de l'intérieur pour que les jeunes immigrés puissent avoir le libre choix de nationalité.» (F. A.S.T.I., Document Hors Série, p. 2).

3 — J. Voisard, C. Ducastelle : «L'insertion une nécessité de la politique de l'immigration.» dans «Hommes et Migrations», n° 1099, janvier 1987, p. 15.

4 — Suite aux conseils de certains intellectuels qui affirment qu'un mouvement d'opinion risque de disparaître s'il ne s'attaque pas aux situations sociales qui engendrent l'exclusion. Cf. F. Dubet «S.O.S.-Racisme et la révalorisation des valeurs», Esprit, novembre 1987.

5 — Déclaration de J.J. Queyranne porte-parole du P.S. à la suite de la présentation du «Rapport des Sages» à Chirac le 7.1.1988.

6 — Le rapport Hannoun n'est pas, pour cela favorable au droit de vote des immigrés. Ce dernier ne va pas, selon lui, dans le sens de l'intégration car l'éligibilité des immigrés pose des problèmes constitutionnels.

7 — C. Withol de Wenden : «État des études en matière de citoyenneté et de nationalité», Dossier Migration, Jan.-Février 1985, n° 24.

8 — Cf. R.E.F.L.E.X. (Réseau d'Études, de Formation et de Liaison contre l'Extrême-droite et la Xénophobie), déc. 1987, n° 12 et surtout l'article : «États généraux de l'Immigration, mode d'emploi», et *Revue Im'médiat*, n° 7, Automne-Hiver 1987-88.

SERVICE CIVIL POUR LES OBJECTEURS POLONAIS

Les autorités polonaises ont proposé aux objecteurs de conscience un service civil alternatif, mais qui durerait deux fois plus longtemps que le service militaire, déjà long de 24 à 36 mois en Pologne. Selon le porte parole du gouvernement polonais, **JERZY URBAN**, la nouvelle loi s'adresserait à ceux qui « pour motif de conscience » n'acceptent aucun forme de service militaire. Le doublement du temps serait justifié par le caractère « plus léger du service social par rapport au port des armes ». Les objecteurs de conscience, seul autre détail donné par le porte-parole, pourraient effectuer leur service civil dans les hôpitaux ou les centres d'assistance sociale. Le Mouvement de Pacifistes Indépendants, liberté et paix (W.I.P.), proche de Solidarité et interdit, a protesté contre cette solution. Selon **JACEK SZYMANDERSKY**, les autorités polonaises « espèrent créer une armée de main-d'œuvre bon marché dont ils ont besoin dans la situation de crise économique actuelle » et en même temps souhaitent « décourager les futurs objecteurs de conscience par la durée, exagérément longue du

service civil ». Pourtant le projet d'un service alternatif répond à la principale revendication du W.I.P. qui depuis plus de deux ans exige un statut officiel pour les réfractaires au service militaire qui sont actuellement environ 200 en Pologne. Si le projet de la nouvelle loi passe, la Pologne serait le premier pays de l'Est à accepter le refus du service militaire, considéré jusqu'à présent comme un délit politique relevant de l'« attitude antisocialiste » et sévèrement puni. Actuellement, dix jeunes objecteurs de conscience, membres du W.I.P., sont emprisonnés en Pologne pour avoir refusé de servir dans l'armée. Mais la solution proposée par les autorités polonaises concernerait également les témoins de Jéhovah, nombreux en Pologne, mais dont une centaine purgent actuellement des peines de trois ans de prison pour refus du service militaire.

A Moscou en tout cas, **ANDRÉ KRIVOV**, un des dirigeants des pacifistes indépendants soviétiques, a estimé que « la reconnaissance de l'objection de conscience par le gouvernement polonais est une grande victoire pour nous aussi, même si le temps du service alternatif est doublé par rapport au service armé ». Il a ajouté que « ce précédent nous apporte un argument de poids dans notre controverse avec le pouvoir. Si un pays socialiste, comme la Pologne, admet l'objection de conscience, il sera plus difficile aux autorités soviétiques d'affirmer le caractère illégal de notre propagande pour le service alternatif. A moins de mettre en doute l'authenticité du socialisme à la Polonaise. »

LES ANCIENS D'ASPETTO DÉMÉNAGENT...

Les baroudeurs de la D.G.S.E. déménagent. C'est la première grande décision, pas seulement technique comme il pourrait sembler au premier abord, du colonel **Jean Heinrich**, patron du service action de la Direction Générale de la Sécurité Extérieure (D.G.S.E. - Services secrets militaires) ; nommé le 1er septembre 1987. Il prépare actuellement dans le plus grand secret le déménagement du 11e régiment parachutiste de choc, qui lui est directement subordonné ; le régiment, recréé le 3 octobre 1985 par le ministre de la défense **Paul Quilès**, et placé alors sous le commandement du colonel **Patrick Manificat**, qui le dirige encore aujourd'hui, devrait donc quitter dans les mois qui viennent le camp de Cercottes, près d'Orléans, pour rejoindre celui de Bissonne, dans l'Aisne. Cette mesure permettra, dès qu'elle sera effective, de séparer géographiquement les militaires en uniforme de la D.G.S.E. - assimilables aux « forces spéciales » de toutes les armées du monde - des purs « clandestins ». Ces derniers demeureront, pour leur part, affectés au Centre d'entraînement spécialisé de Cercottes, de même qu'au Centre d'entraînement aux opérations maritimes de Québern, dans le Finistère. Cette décision du colonel Heinrich est tout sauf innocente : en mettant au point une séparation des professionnels en uniforme (plusieurs centaines) de leurs collègues se trouvant la plupart du temps en tenue civile (quelques dizaines), le patron de l'« action » entend de fait mettre un terme à la remilitarisation de son service.

BRUITS DE BOTTES...

A l'heure où l'appareil militaire tend à envahir tous les aspects de la vie sociale. A l'heure où les classes au pouvoir alimentent un sentiment d'insécurité pour mieux obtenir la restriction des libertés, et la soumission des peuples. A l'heure où les tensions internationales se multiplient sous l'effet des politiques impérialistes des pilleurs de l'est et de l'ouest. A l'heure où l'industrie de mort prospère, frappant chaque année des millions de victimes...

Il devient urgent de remettre en cause cette logique d'abrutissement et de guerre. En toutes circonstances, l'ordre militaire international déploie ses corps de mercenaires et dresse des frontières arbitraires de barbelés, aux lieux où se développent la résistance et la volonté d'affranchissement des peuples, vis à vis des puissances de l'argent et de leurs États serviles. Aujourd'hui, plus que jamais, s'affirmer Antimilitaristes devient indispensable pour ceux et celles qui luttent pour le changement en profondeur de cette société.

MISSILES MATRA DANS LE MILLE...

Les vendeurs d'armes de Matra commencent à souffler : leur nouveau missile solaire Mistral a fait l'objet de deux tirs réussis, les 6 et 14 janvier, au Centre d'Essais des Landes. Les déboires du système de propulsion fourni par la S.E.P. semblent donc réglés, et les premières livraisons à l'armée de Terre d'une série initiale de 400 exemplaires devraient commencer à partir de juillet 1988...

LE SERVICE MILITAIRE

NE PASSERA PAS PAR MOI.

MOUVEMENT DES JEUNES
REFRACTAIRES
C/O A.C.L.R.
13 rue Pierre Blanc
69001 LYON

MOC LYON

44 RUE SAINT GERONS
69005-LYON

adresse postale:
C/O C.E.P. BP5006
69245 LYON CEDEX 05

permanence le mercredi de
18 à 20 h.



En avant les Rantanplans!



LORAN

Non pas que je veuille raconter comment j'ai vécu mon approche des Béruriers dans un beau récit à la mode actuel, qui fait que, à force de vouloir décrire «la petite croustillante anecdote qui résume bien la situation» on finit certainement par raconter du pipeau. Bref. De toute façon, il faut que je clarifie comment les choses se sont passées. Je me suis amusé comme un fou à jouer au petit reporter, appareil photo en bandoulière, magnétophone dans la main droite, calepin dans la gauche. A vrai dire je connaissais assez peu les Bérus, j'avais écouté les disques une ou deux fois, j'avais vu Ludwig von 88 (autre groupe punk) à Paris, pendant une manif. N'empêche que j'avais des choses à leur demander, à ces gens-là. Je m'attendais à voir une bande de mastos beuglards un tas de gros phoques grimaçants

imbibés de bière qui allaient me jeter à la première question à consonnance Marie Laure Augry dans la rubrique culturelle du journal de 13 heures. Si bien que, des questions, j'en n'ai pas écrites sur un bout de papier. En avant, Rantanplan. J'avais des idées: la violence, les concerts, les sorties de concert et l'anarchie dans tout ça. Je me suis donc présenté, pas trop sûr, et je me suis retrouvé devant trois mecs, tout crème, plutôt mai grelets à côté des tonneaux que j'imaginai, sourires... pas loups pour un sou, pas saouls pour un rond. E puis on a causé, comme on dit, si bien que l'interview, c'est du Bérus brut, à la limite, j'aurais rien à y commenter, les Bérus disent ce qu'ils sont, ce qu'ils font et pourquoi. Que faut-il en penser, ma chère Frédégonde, que chacun soit maître et juge!

Chacun pourra s'y enthousiasmer totalement ou y être

profondément déçu... Ici Lyon, les Bérus parlent aux Béruriers. Tout ceci avant le concert.

J'ai continué à jouer au grand reporter: j'ai photographié des lions sur scène. J'en ai pris plein la gueule, disons que j'ai ressenti des choses que les Bérus ne pouvaient pas me décrire: la violence. Et c'est sur ce point précis que je me réserve le droit entier de critiques et de commentaires. J'ai été voir Loran et François après le concert, je leur ai dit ce que j'avais ressenti. Alors depuis le concert, j'ai essayé de gratter un peu, j'ai lu les paroles à la loupe et j'ai fait remonter les images. Les Bérus savent très bien ce que je pense de la violence de leur concert, j'ai maintenant envie de préciser ce que je n'avais pas eu le temps de leur dire à la fin du concert. J'ai lu et relu l'interview j'ai pétri ça dans mon p'tit bu (mon p'tit cerveau).

J'ai vu François, assis devant une table, en train de parler de pacifisme, puis deux heures plus tard, gesticuler sur une scène avec un nunchaku, ou marcher droit comme un i avec des drapeaux (de couleur rouge et jaune certes). Comme il a les cheveux très courts, que je ne comprenais pas bien ce qu'il chantait à part «Nous sommes les rebelles» que le public reprenait, je me suis joué le mec qui savait pas où il était tombé: et bien, ça fout le frisson. Sommes-nous chez les rebelles de la démocratie puante, chez les derniers rebelles qu'un troisième reich assassiné. Ceci pour expliquer d'abord une partie de l'image que donne le groupe. Un côté martial, violent, une boîte à rythme marteleuse, une guitare acérée, qui fout la trouille. Mais ça serait faux



BÉRURIER NOIR



de dire que les Bérus ce n'est que ça: c'est aussi un cirque. Et ce cirque existe sur scène, même s'il est beaucoup moins exploité que ne pourrait le laisser penser la pochette du dernier album, mais il est présent. C'est là que réside toute l'originalité des Bérus, et qui fait qu'ils sont largement au-dessus du panier de ce qui se fait en ce moment dans la mouvance punk, avec les Ludwig von 88. C'est justement cette costumation grotesque, ces saynettes populos (le chanteur à l'orgue de barbarie), en somme cette dérision qui amène à une distance par rapport à la violence «barbare», finalement on s'y

retrouve à peu près. Mais lorsque la dérision fout le camp et que les Bérus jouent aux militaires musclés, même s'ils dénoncent Hitler dans les vociférations, on a peut-être trop l'impression qu'il y a quelque chose qui pourrait basculer... L'appel aux loups!

Ils sont des loups. Loran l'affirme. C'est l'instinct qui les conduit. Seulement, à côté de l'instinct (qui est quelque chose qui se maîtrise mal ou pas, qui ne supporte pas la contrainte) les Bérus se sont inventés des garde-fous: violence contrôlée et violence saine. Donc trois thèmes essentiels: l'instinct et l'instinctif; la violence contrôlée;

le loup ou le lion; et une revendication mythique de barbarie sans compter, très important, l'appel à l'insurrection (qu'ils soient indiens ou tiganes, en bref tous les enfermés, tous les opprimés, salut a toi, lève-toi). En rajoutant l'aspect martial, les cheveux courts qui prennent là toute leur signification, le nunchaku, tout ceci ne forme-t-il pas un cocktail plus que molotov? Imagerie fasciste? Non mais ne peut-il pas y avoir à ce moment au moins une ambiguïté? Chose tout à fait surprenante, c'est que François, le parolier, dans ses chansons sait très bien où sont les vrais loups: «les loups de

l'extrême-droite hurlent à la peine de mort». Il sait très bien aussi, ce que représente la vraie barbarie: la folie c'est la guerre, SOS assez d'hypocrisie, SOS trop d'idéologie, SOS halte à la barbarie, SOS pour le droit à la vie.»

Loran dit qu'il est comme le lion et le singe, instinctif François ne dit il pas le contraire dans «Vie de singe»: «On va te tondre et te suicider, y'aura personne pour protester, la morale de cette histoire de singe, c'est qu'à force de s'en éloigner, on finit par se comporter comme des vrais singes descendus de l'homme.»

C'est dommageable, non? Et le «On va te tondre»: après on me dira que les cheveux rasés, c'est juste un problème de look et pas une imagerie. Qui tond-on?: les malades mentaux, les taulards, les collaboratrices. C'est une punition. Qui se tond?: les militaires, les fachos. C'est une distinction. Qu'on le veuille ou non se raser, c'est se rallier quelque part au prestige de la tête bien nette. C'est aussi une punition, une flagellation. Entre les deux ma tête balance...

Pour finir, une fois n'est pas coutume, citons une phrase que François a, j'espère, prononcée, dans «Actuel»: «s'il y avait pas les filles, j'aurais déjà arrêté depuis longtemps le groupe. Les groupes de rok, c'est insupportable: ambiance mecs devant un public de mecs! Le trip béret rouge.»

Le rock keupon serait-il phallocrate avant d'être révolutionnaire? François nous en pose une cinglante!

Marsu me disait que le nom «Beruriers Noirs», c'était dichotomique. Continuons sur cette voie de la dichotomie: Les Berus scindés en deux: face A: la sauvagerie militaire comme moyen de protestation et de libération. Face à double tranchant. face B: la clownerie, le cirque, le théâtre, l'humour, comme moyens de dérision, la ripaille, la vie en communauté, les squatts, la solidarité. La fête des fous urbains?

Joyeuse écoute!

En avant les rantanplans!

Christophe





Les BÉRUS décortiquent la presse du jour, saluant l'arrivée des barbares dans la cité tranquille. On apprend que Lyon-Matin parle beaucoup mieux du groupe que Lyon-Libération (qui soit dit en passant parle certainement beaucoup mieux de la campagne Chirac). A la table des négociations: Loran, guitariste-tronçonneur, François, parolier timide, et Marsu, manager bavard. On est une dizaine à les interviewer...

Y'en a un qui commence...

ROCK ?



— Pourquoi les Bérus sont pas passés avant à Lyon ?

MARSU : Lyon est une ville arriérée au point de vue Rock indépendant. Y a que les gros requins qui passent. Rien dans la phase où on se situe un peu : le rock alternatif.

— Ca veut dire quoi le rock alternatif ?

MARSU : Pousser un truc, qui soit à la base pas spécialement anticommercial, mais pas à but commercial par excellence. A but culturel, social et idéologique.

— Idéologique, t'as lâché le mot !

MARSU : J'sais pas si t'as écouté nos disques, y m'semble qu'y a un message, qu'y a des choses qui s'disent...

— J'connais mal Bérurier Noir.

MARSU : Pourquoi tu viens ici ?!

Moment de trouble. J'embraye sec.

ANARCHIE ?



I.R.L. : Je voudrais savoir un p'tit peu ce que c'est pour vous l'anarchie. On voit souvent dans les canards «la bande d'anars». Alors ? J'veux pas que le groupe se détermine par rapport à ça, j'suis venu parler à des individus.

LORAN : C'est ce qu'on vit tous les jours, ça, être des individus on joue plus sur des petites scènes, dans des petites salles. Si les Bérus ont fait une pause, s'ils ont failli arrêter tout, c'est un peu pour des problèmes comme ça. On voulait pas être écrasé par une masse de gens. On veut être libre. C'est p't être pour ça que dans un sens on est liber-



taires, un peu.

I.R.L. : Quand tu t'affirmes libertaire, sa représent e quoi sans la vie de Bérurier de tous les jours, quand t'es sur une scène, c'est quoi l'anarchie pour toi ?

MARSU : Poser ce genre de questions, c'est une absurdité en soi. C'est des trucs qui s'définissent pas mais qui s'sentent.

LORAN : Ce que je ressens sur une scène, j'peux pas tellement t'le dire...

I.R.L. : Pour Lalanne, y s'passe quelque chose quand tout l'monde allume son briquet. Chez les Bérus c'est quand tout le monde pogote.

LORAN : Y faut qu'on sente un truc. Que les gens s'prennent une claque. Et qui s'expriment.

— On a parlé d'anarchie, alors j'voudrais savoir pourquoi Béruriers Noirs ?

LORAN : Béruriers, c'est la France, le beauf, un peu gros, qui rote, qui pue, qui s'lave pas vraiment, qui fait un peu chier les filles. Le noir, c'est l'autre facette, c'est les choses qu'on nous cache, la nuit, les mecs qu'on enferme. Et ce qu'on essaye de faire dans ce qu'on dit, c'est gratter un peu tout ça.

FRANCOIS : Comme une photo, y a un truc qui sort dans le révélateur. Si tu

laisses trop longtemps, ça devient tout noir, nous on l'sort juste à temps. Cliché instantané.

SAINTE VIOLENCE...



MARSU : Pour en revenir au pogo, c'est l'image du punk violent et brutal, c'est de la violence, mais de l'énergie ou de la violence saine.

LORAN : J'te fous un pain mais sainement.

(rires).

I.R.L. : Cette violence, cette énergie, c'est p't'être sain dans le sens où y a effectivement libération d'énergie, et où les gens ont besoin de libérer de l'énergie d'une manière ou d'une autre.

FRANCOIS : Y a violence, mais canalisation de la violence, quoi. Le contrôle c'est à dire qu'il y a jamais d'abus. C'est de la violence contrôlée.

LORAN : C'est de la violence qu'est pas gratuite mais de la violence à 50 francs.





SCENE VIOLENCE.



MANNU : Quelque part, ce qu'on essaie d'avoir au niveau de l'impact sur le public, c'est un truc où les gens entrent littéralement en transe avec la musique. Quand les mecs y sortent d'eux-mêmes c'est pas si mal. Quand t'as cet espèce d'élan collectif où les gens se retrouvent avec d'aut'gens et qui s'arrivent à communiquer par la danse où à la limite discuter, se rencontrer, s'ouvrir, se sentir bien.

FRANCOIS : C'est mieux qu'une pilule anti-stress. Qu'un long discours (rires). Quand les gens y réapprennent la solidarité.

I.R.L. : Est-ce que vous croyez qu'on peut se parler à un concert des Bérus.

MARSU : Oui, avant et après.

LORAN : Et pendant. C'est pas un truc qu'on prévoit, un mec qui veut parler, y vient au micro. Quand la musique est à fond, c'est un peu dur d's'parler, c'est sûr. Mais le but c'est d'faire la fête.

I.R.L. : Les Bérus, des grands coups de lattes à cette société...

CONAN : Des grands coups de gratte.

I.R.L. : Qu'est-ce qui vient derrière ?

LORAN : On essaie de dire aux gens, peut-être qu'en se prenant en charge, en s'y mettant tous ensemble... Les Bérus ça aurait pu être n'importe quoi, un cirque, une troupe de théâtre, un grand film, peut être qu'après...

SAUVAGES !



I.R.L. : Croyez vous pas que vous trimballez à côté de ça un certain nihilisme ?

FRANCOIS : J'crois. On est issus d'une société urbaine. C'est oppressant, tu peux dégager des tensions négatives. Le rock c'est comme ça. C'est un appel. La dernière chance. L'appel du vide. C'est comme si on étaient des loups. Jack London : l'appel de la forêt. Je nous considère plus comme un groupe de sauvages plutôt qu'anarchistes ou j'sais pas quoi. J'crois qu'y a trop d'politique dans le rock, par rapport à tout c'qu'on

fait, c'est plus simple que ça, c'est beaucoup plus naturel...

I.R.L. : Cette sauvagerie, ça me fait peur. Vous dites des choses, est-ce que vous avez pas la sensation que ça pourrait vous échapper ?

FRANCOIS : A partir du moment où t'as un impact, y faut faire attention un peu à c'que tu dis. Au niveau du groupe y a un boulot d'autocritique, tout c'qu'on fait y a un contrôle, que ça soit de la violence, du nihilisme... C'est pas vraiment du nihilisme, si je le suis vraiment, je me fais hara-kiri sur scène.

C'est plus dans le sens où qu'on distribue de l'énergie pour que les gens se disent : Putain, j'ai vu un concert comme ça, vraiment faut que j'fasse qu'que chose d'ma vie... Quand tu vois un bon film, t'as envie d'créer. T'aurais du nous poser la question, Pourquoi on a fait un groupe de rock : on a écouté des groupes comme Métal Urbain, on a vu des gens sur scène, qui nous ont passé un certain truc et qu'on retransmet. Ce qui touche, tu le ressors ensuite.

CHEVEUX RAS : IDÉES LONGUES ?



I.R.L. : Les Bérus me font peur, cette sauvagerie, qui peut passer d'un côté comme de l'autre, ça me fait peur. Quelqu'un qu'a les cheveux rasés comme Conan, ça me fait peur, et qui braille sur scène. Je retrouve des images militaires. La sauvagerie, elle peut être hitlérienne comme elle peut être rouge ...! (allusion aux skins rouges et aux skins nazis).

LORAN : J'crois qu'tu t'plantes un peu. Nous, c'est une sauvagerie naturelle, comme un peu un singe ou un lion. Lui, l'animal, y va pas se prendre la tête, se dire, moi, j'suis un coco, un faf ! Non, tu vois. Il mord si le sang... Tu vois c'est instinctif.

FRANCOIS : J'voudrais te dire que ton esprit est un peu envahi par la politique. Et que si tu vois que quelqu'un a les cheveux courts et que tu te dises, il a les cheveux courts donc y doit être à droite...

LORAN : Moi, j'suis rasé, c'est d'accord, mais personne dans la rue m'a jamais pris pour un faf, parce qu'un mec qu'est rasé et qu'est faf, ça se sent, j'veux dire c'est pas une question de look, c'est plus fort, y a un regard, une façon d'être, une démarche.

FRANCOIS : Une vazon de barler !!

LORAN : Oui aussi ! C'est pas une question de look, ça serait trop simple, lui il est zéra, il est comme ça, lui il a les cheveux longs il est comme ç.

Y faut un peu casser ça. J'ai vu des gens rasés venir avec des fleurs et des mecs aux cheveux longs être vachement violents. Y a beaucoup de mecs d'extrême droite en Allemagne qu'ont les cheveux très longs.

GEORGES (le cracheur de feu qui sera de la fête ce soir) : en Belgique aussi !

I.R.L. : Vous croyez pas que quand même y a une imagerie...



MARSU



LORAN : Nous on casse ça ! Y a pas de look Béru, c'est tout et n'importe quoi, banane, crête...

FRANCOIS : J'veis dire une connerie, mais c'est pas vraiment une connerie : y a même une définition au point de vue psychologique si tu veux, c'est que les cheveux longs, ça cache toujours des choses (rires). Et le fait qu'on ait les cheveux courts, enfin pour moi, c'est par netteté, tu vas me dire c'est du fascisme... ben pour moi, question hygiène et tout c'est mieux. J'me sens mieux. J'me sens plus dégagé. Les gens y voient vraiment ce que je suis. J'aime pas me cacher derrière des lunettes, derrière des barbes. Comme quoi à un niveau individuel, c'est pareil.

LORAN : J'ai eu les cheveux longs, j'ai eu des tresses, des crêtes, j'en ai rien à foutre.

MARSU : Et moi je suis Chevelu. (Des meches longues devant, très court derrière, avec un béret pour couvrir le tout - servir chaud, NDLC -).

PACIFISME.



I.R.L. : Bon, on va pas faire le débat cheveux longs—idées courtes.

MARSU : Ceci dit par rapport à la chose militaire dont tu parlais j'pense que comme on est un groupe de rock, comme c'est contrôlé, y a une certaine discipline dans le groupe. Une autodiscipline, un peu.

LORAN : Y a une autodiscipline à partir du moment où on vit en groupe. On est sept. C'est une question de respect par rapport aux autres. J'donne un p'tit exemple : y a François qui fume pas, qui boit pas, tous ensemble on essaye d'y faire gaffe.

I.R.L. : Non, mais j'parle du côté militaire sur scène.

FRANCOIS : Tout se rejoint, ce qu'on fait sur scène, c'est c'qu'on vit.

MARSU : Y faut qu'y ait cohésion.

FRANCOIS : De toute façon, si tu veux juger quelqu'un, tu peux le juger, sur ça quoi. Rien que son aspect, tu peux savoir, par le type d'yeux ou le type de visage que la personne a, comment elle se comporte à la limite. C'est instinctif, quoi.

LORAN : Tu sais, c'est comme un peu

MARSU

un chien. T'es en face d'un chien, quand t'as peur, y a un truc qui sort des paupres de la ~~paupre~~ le chien sent et à ce moment y va p't'être te mordre. Mais si y sent que t'en as rien à foutre, et ben il s'casse. Tu vois, y a vraiment des choses qui sortent de nous, dont on s'rend pas compte...

MARSU : Pour en revenir au côté martial sur scène. C'est vrai, il existe, à partir du moment où t'as de la force, de l'énergie.

FRANCOIS : J'suis pacifiste. La violence est carrément un danger. Le pacifisme, c'est pas que quand tu prends une claque, tu tends l'autre joue, mais que quand la personne qui te donne une claque, elle aille dans le vide, la claque. Que la personne soit désemparée. C'est ce que Gandhi a fait un peu. C'est important.

MARSU : Gandhi, le grand-père, ce qu'il a fait, peut-être que ça a poussé en avant, au niveau des médias européens, une image du pacifisme, mais n'empêche que son truc, ça a abouti à la mort directe ou indirecte de 500.000 indiens et pakistanais. C'est pas du pacifisme pour moi.

FRANCOIS : Le pacifisme, c'est la résistance. C'est un combat. Y a ça dans les arts martiaux, judo, aikido, c'est difficile à comprendre : quand on te donne une claque, si elle va dans le vide, la personne se retracte et c'est elle qui la prend en fait (? NDLC) Quand on te donne un coup, c'est pareil. C'est une démarche sur soi-même. Un truc que tu sens, aussi.

I.R.L. : J'voudrais que tu nous expliques ta démarche de Béru. Comment ton pacifisme il passe sur scène, et est-ce qu'il passe ? Et surtout est-ce que les gens le reçoivent ?

MARSU : Ben... y a des gens qui nous suivaient, y'picoaient tout le temps, maintenant ils s'organisent des concerts. J'crois qu'y'z'ont pigé que'que chose...

LORAN : J'voudrais dire aussi aux gens que pour avoir la pêche, on a pas besoin d'être saoul. J'voudrais bien que l'gens y'réagissent un peu comme ça. Parce que moi, j'vois à la fin des concerts, c'est bien mais les gens, c'est un peu (bruits de vomissements de bière).

MARSU : C'est une des raisons qu'a provoqué l'arrêt des 6/7 mois...

LORAN : On s'est dit, jouer pour des mecs rébous, à la limite du beauf, qui voient une meuf, eh Ginette !! Ça me branche pas du tout. J'aime bien que les gens aient une pêche sincère, une pêche vraie. Saoul, un masque ! Faut que les gens soient à vif, sans tricherie.

I.R.L. : Ce que tu dis là, est-ce que ça passe sur scène, et est-ce que les gens le reçoivent ? Parc'qu'moi (j'ai pas vu de concert) j'ai vu des gens sortir de vos concerts complètement...

LORAN : Non ! J' veux dire que moi, j'ai pas à dire aux gens faites-ci, faites-ça, bois pas, non ! Les gens y font ce qu'ils veulent.





I.R.L. : Ouais, ça c'est vrai !

LORAN : Pour moi, c'est une expérience que je vis sur scène. Mais j'tiens à l'dire aux gens, les Bérus y sautent en l'air... et on prend rien...

I.R.L. : Et François, pour en revenir au pacifisme, t'as l'impression qu'ils le reçoivent...

FRANCOIS : Oui, en ce moment !

I.R.L. : Mais tout à l'heure ?

MARSU : Un groupe, c'est pas que la scène. C'est aussi ce qu'y fait dans la vie, ses réactions.

FRANCOIS : C'est sûr que j'ai pas préparé ma p'tite feuille. J'ai du mal à parler entre les morceaux : mes biens chers frères et sœurs... Et puis, je ne sais pas ce que les gens ressentent. J'peux pas savoir !

LORAN : Tu comprends, on veut pas dire, ce texte y veut dire ça, comprenez bien ça, merde ! Mais on écrit un texte. Si les gens passent à côté, ok. Mais c'est pas le cas de tout le monde. Y en'a plein qui à la limite auront compris le côté spectacle. Comme le cirque c'est un amalgame de choses : t'as des acrobates, des cracheurs de feu, des jongleurs, des tigres...

FRANCOIS : Et dans tous ces gens-là, y a un point commun, c'est la sincérité, parce que quand t'es en train de faire du trapèze en haut... et puis de la volonté.

LORAN : C'est un peu ce qui nous rapproche tous.

MARSU : ... y a un truc où j'étais pas complètement d'accord avec François j'avais citer un truc d'un groupe punk hollandais : Pour la cause de la paix / Nous devons aller à la guerre.
Ca me semble bien.

I.R.L. : Oui, mais c'est p't'être aussi la phrase des gens qui sont pour la dissuasion nucléaire ?

LORAN : C'est vrai. Les questions de fond que tu nous poses, ça fait plaisir, parce que y a des questions qu'on nous pose tout le temps et y'en a carrément marre. Mais tu vois, ces question on se les pose pas.

FRANCOIS : Moi si.

LORAN : On réagit instinctivement.

I.R.L. : Les Bérus, vous traînez avec vous...

LORAN : J'aime pas trainer, ça fait boulet.

I.R.L. : Bon. Y a des gens qui s'reconnaissent en vous. Vous êtes médiatiques d'une certaine manière, même si vous refusez l'engrenage des Bérus (ce que je trouve très bien). De par ce fait, vous avez donc une certaine responsabilité dans ce que vous dites. C'est pour ça que ces questions sont importantes.

MARSU : Oui mais on est pas maîtres de la connerie des gens.

LORAN : On est pas un parti, on a pas à dire aux gens qu'y a une ligne à suivre. On est plus des artistes qu'autre chose.

PAROLES.



I.R.L. : J'ai l'impression que le mec qui est en concert et qui connaît pas les paroles sur l'album, y'comprend rien non plus au concert.

LORAN : Ok, c'est carrément évident.

MARSU : Mais est-ce que tu crois qu'un mec qui écoute Radio Libertaire ou qui lit un canard libertaire, y'comprend tous les mots qu'y a dedans. C'est le problème de la communication. Quand tu lis Marx, et que t'as jamais rien lu avant, tu piges que'que chose ?

I.R.L. : Le but, c'est quand même de piger.

LORAN : Mais bien sûr, mais à ce moment, y a François qui s'met seul sur un trône et qui parle. Là tout le monde va tout comprendre. Mais y a un tout, un spectacle.



Interview réalisé par CHRISTOPHE

I.R.L. : Mais y des tas de gens qui se prennent la tête pendant des heures dans des boîtes avec de la musique funky pourrave US, dont y'comprendent pas les paroles, qui sont souvent d'ailleurs réacs si tu traduits...

LORAN : Mais ça sert à quoi une boîte ? Aux névrosés qui travaillent toute la semaine et qui vont le soir en boîte. C'est normal qui z'écourent de la merde, parce qu'ils le demandent. Les Bérus passent pas en boîte.

MARSU : Si, y'passent.

LORAN : Ben on est pas fait pour y passer. Les boîtes c'est fait pour faire de la tune : on bouffe l'air pour que les mecs y boivent la bière à 25 balles. Tu verras pas la bière à 25 balles à un de nos concerts. Puis, y a pas qu'l'mots à comprendre, y a une attitude...

MARSU : Une cohérence entre la scène et la vie. Cette cohérence, nous on l'a.

LORAN : Le but c'est de prendre des choses, et que ça remette en question des choses partout, à droite, à gauche, en bas...

Puis vient le temps des autographes. Mannu me dit que maintenant il signe, car quand il refusait on les accusait de prendre la grosse tête.

La fin pour Loran :

LORAN : La presse a voulu faire de nous un phénomène de mode. C'est le meilleur moyen de casser que'que chose : le faire passer pour une mode, parce qu'une mode ça passe. Les Bérus on a refusé ça, parce qu'on est un groupe folklorique, culturel, sur le terrain. On reflète la société dans laquelle on est. On retranscrit.



L'école Monory

Je n'ai pas le sens de la commémoration. Loin de moi donc l'idée de verser une larme sur un temps doré où 80.000 instits défilaient à Paris, contre la caporalisation de la profession.

Mais...

Mais je reste songeur, abasourdi, interloqué. Douze mois après, Monory gratifie l'Éducation Nationale d'un plan inique, détestable, sans doute pire sur le fond que les bricolettes de l'année dernière.

Et le milieu roupille, ronronne, attend.

Attend les élections, certes. Mais cela n'explique pas tout. Est-il encore K.O. après les luttes de l'année dernière ? Peut-être pas, mais presque.

Essayons d'y voir plus clair.

LES DIRECTEURS... DIRIGENT.

En ce qui concerne le fameux décret des Maîtres Directeurs, la réforme se met en place lentement, sans grandes perturbations immédiates. Comme prévu, dirait-on. Les directeurs dirigent, quel que soit leur titre (il y a 6 ans de transition avant que toutes les écoles aient à leur tête un maître-directeur). Et les instits adjoints ont toujours les mêmes problèmes, selon que les directeurs sont plus ou moins «cools», plus ou moins «dirigistes». Bref, statut quo apparent.

Apparent uniquement. Car ces fameux maîtres-directeurs ont un statut bien à part, un mouvement (changement de postes) bien à eux. Il n'y a plus d'interférences entre adjoints et chefs. La catégorie est bel et bien créée. Reste plus qu'à lui accorder le pouvoir de notation, comme dans le second degré.

Car la pierre angulaire du plan Monory est bien là : l'instauration à tous les niveaux de l'Éducation Nationale du salaire au mérite. Lequel mérite est apprécié par les Inspecteurs, et le chef d'établissement. Car si tout le monde parle de revalorisation, c'est simplement avec la notion de mérite que Monory la voit, l'apprécie. Les meilleurs seront bien payés. Quant aux autres, qu'ils crèvent. Ça ne vous rappelle rien ? Certains hurluberlus ont dit que le décret des Maîtres Directeurs préparait la privatisation de l'école. L'idéologie triomphante de l'entreprise, avec sa guerre économique inéluctable, et sa sélection impitoyable des meilleurs, des battants, des gagners.

Voilà ce qu'on nous prépare, sans le dire clairement. Au niveau des instits, des profs, comme des élèves.

LES SYNDICATS... SYNDICATENT.

Beaucoup disent, dans les milieux syndicaux, que les mouvements de l'année dernière ont eu au moins un effet : faire prendre conscience de la nécessité de revalorisation du métier. Certes. Mais quelle revalorisation ? Et pour quelle école ?

Il faut d'abord noter que pour Monory, la revalorisation se conjugue d'une manière différente, selon que l'on est instit ou prof (plus 10 % aux premiers, plus 15 % aux seconds ; alors que les seconds sont déjà mieux payés que les premiers...). Cette notion de revalorisation est aussi un enjeu syndical et politique important, entre le S.N.I.-P.E.G.C. (syndicat des instituteurs et professeurs de collèges) et le S.N.E.S. (syndicat des professeurs du second degré). Enjeu syndical : quel avenir pour la F.E.N. (Fédération de l'Éducation Nationale) ? Enjeu politique : quelle hiérarchie dans l'enseignement ? Tout cela est sans doute confus pour le profane. Pour simplifier, voyons quelles peuvent être nos positions à nous, libertaires :

- écrasement de la hiérarchie, et donc, refus des augmentations en pourcentage ; redistribution des salaires entre les mieux payés et les moins payés ; unification des temps de travail (le seul point de référence étant le temps de présence avec les élèves ; le travail de correction, de recherche, de préparation est bien difficile à évaluer...),

- unification des temps de formation initiale (et continue), ainsi que des différents statuts,

- choix clair d'une école au service des plus défavorisés socialement, et par là même donc, bataille incessante pour un changement réel du travail au sein des écoles : nouvelle organisation pédagogique, travail d'équipe, temps de concertation, rythmes scolaires différents, structures de décision pour les élèves, lutte contre l'inspection, etc...

Car une des raisons du K.O. debout des «lutteurs» de l'année dernière me paraît être cette fameuse revalorisation qui reste un cache sexe permettant d'éviter de poser d'autres problèmes comme l'échec scolaire, l'ouverture de l'école, etc...

Loin de moi l'idée que la revalorisation soit inutile. Le problème est à poser de première urgence, pour l'avenir du métier : il faut que les jeunes s'intéressent à l'école si on veut que celle-ci évolue ; il faut que les instits (hommes en particulier...) aient des raisons de ne pas quitter le métier trop vite ; il faut que l'acte éducatif retrouve une place plus juste dans cette société au service du profit.

Mais cette revalorisation doit s'accompagner d'une réflexion plus globale : un instit ne gagne pas assez d'argent (surtout les débutants). Mais beaucoup de gens en gagnent bien trop. Raisonnablement primaire, certes. La redistribution me paraît pourtant un thème de lutte à ne pas oublier. Sans parler des métiers inutiles qui, en les supprimant, permettraient de redistribuer le temps de travail !

MONORY... SEVIT.

Bouclons la boucle et revenons-en au plan Monory. Je ne l'ai pas détaillé, ce serait fastidieux. Mais il n'y a pas que le Mérite qui pointe son nez ! Y'a les 74 % de jeunes au Bac (pourquoi 74 % ? pourquoi le bac ?). Y'a le retour à un collège à plusieurs vitesses (sixième - troisième) Y'a le patronat qui est de plus en plus admis dans l'école. Y'a... un truc, quoi !

Pour Monory aussi, il n'y a pas que la revalorisation. Pourtant, c'est ce qu'on avance partout. Les récentes élections professionnelles ont montré que le S.N.I.-P.E.G.C. et au-delà, la F.E.N., progressaient partout. Sans doute sur ces bases-là. Et puis, elle s'est donnée un vernis de lutte, l'année dernière (grâce, entre autre, aux coordinations et au S.G.E.N.-C.F.D.T. qui l'ont contrainte à la lutte. Ah ! paradoxes !). Reste qu'un mouvement de désyndicalisation existe au sein du S.N.I.-P.E.G.C. D'un côté donc, repli corporatiste (normal quand une profession est agressée). De l'autre, les plus combatifs désertent. Que faire ?

Dans un premier temps, constater les faits, sans complaisance. Les instits attendent les élections, et le plan Monory est une manœuvre électorale. Pourtant, je reste persuadé que les grandes orientations Monory resteront, même sous un gouvernement de gauche. Parsemées d'un peu d'humanisme et de République bon teint !



Et au-delà, ne pas hésiter à poser le problème de l'école. Car on constate que le consensus est bien total sur un point : vive l'école ! Pour tous, de gauche, de droite et d'ailleurs. Même si cette école est celle de l'État, avec tout ce que cela implique de pressions, d'orientations imposées. Même si dans cette école, les enfants, les élèves, les collégiens, les lycéens, les étudiants, les instituteurs, les profs, les adultes divers qui gravitent autour des élèves, bref, tout le monde, s'y emmerde.

LA COLERE... GRONDE.

Qui osera poser enfin les vrais problèmes :

— au niveau syndical, on se bat pour l'école maternelle. Car cette école ne peut qu'être bénéfique pour les enfants des classes populaires, de par sa gratuité, et sa (relative) égalisation des chances. Mais humainement, on se bat pour ça parce qu'il n'y a rien d'autre. Alors, créons-le. Car est-ce normal de rythmer un gosse de deux ans ? Il ne peut pas dormir, faire pipi ou caca quand il veut. Les mêmes grouillent à plus de trente dans des locaux inadaptés. La S.P.A. accepte-t-elle n'importe quelles normes ?

— l'école n'a pas de matériel. Les crédits devraient être doublés, triplés. Jusqu'à quand l'éponge, la craie, la gomme et le crayon !!! Le T.G.V. marche-t-il à la vapeur ?

— jusqu'à quand des locaux quasiment insalubres, où il fait 30° en juin, et 16° en hiver ? Les banquiers ont-ils de telles conditions de travail ?

— jusqu'à quand une enfance sans aucun droit, si ce n'est celui de boire, manger, s'instruire (c'est déjà mieux qu'ailleurs...), dormir (pas toujours dans de bonnes conditions), et apprendre à consommer (l'enfance devient un marché, ô combien lucratif pour beaucoup).

— jusqu'à quand une journée de travail aussi longue ?

— jusqu'à quand une école au service des riches uniquement ?

— jusqu'à quand ? Oui, bon, je crois que je m'énerve un peu !

Et je ne suis pas le seul. Les étudiants, les lycéens ont, eux aussi, rué dans les brancards récemment.

Alors, même si on est peu, continuons de hurler en avançant nos revendications, pour que l'école et la société évoluent.

Changer la vie, disaient-ils. Au boulot !

Nous devons refuser le K.O.

JEAN-MICHEL

Y'SONT PAS TOUS K.O. !

POUR LES ETATS GENERAUX DE L'ECOLE.

Après une rencontre de rentrée, fin septembre 87, des instituteurs et institutrices ont lancé un appel pour des États Généraux de l'École :

— pour faire entendre la voix et les préoccupations de celles et de ceux qui sont au cœur de la réalité scolaire : les instituteurs,

— pour dresser un bilan de l'école et de notre métier ; faire apparaître les besoins et les transformations nécessaires.

Un premier appel a recueilli 100 signataires : syndiqué(e)s, non-syndi-

qué(e)s, de différentes sensibilités.

Actuellement, il y a plus de 200 signataires sur Paris, et l'appel circule en banlieue et en province. Le mouvement a commencé à démarrer sur quelques écoles et quelques arrondissements, notamment dans les 14e, 18e, 19e et 20e arrondissements. Début janvier, des cahiers de doléances sont envoyés dans toutes les écoles parisiennes. Nous avons pour objectif de les rassembler début février afin de produire un premier document pour le mois de mars et de faire des propositions en vue de la tenue d'États Généraux nationaux.

N O U V E A U T E

Atelier de Création Libertaire

l'année vivre l'éducation

L'année passée, à Carcassonne, s'est déroulé un colloque sur l'éducation. L'Atelier de Création Libertaire en publie les contributions :

- Introduction, de Jean-Michel Lacroute
- L'École, le Pouvoir et l'Institution, de Patrick Boumard
- Les Femmes dans le grand Leurre, de Marie Claire Calmus
- De l'Éducation à l'Alternative, de Jean-Marc Raynaud
- Le Lycée expérimental d'Oléron, de François Laveix
- Face à l'Éducation nationale, de Patrice Baccou
- Les Expériences pédagogiques, d'Emmanuel Boutterin
- Alternative Mode d'Emploi, du CERISE.

Ce livre de 112 pages est en vente au prix de 58F. Écrire à :
Atelier de Création Libertaire-13 rue P. blanc
Offre militante :
à partir de 5 exemplaires, 40 francs l'un
à partir de 10 exemplaires, 30 francs l'un.

A N A R C H I C A

Y EN A PAS UNE SUR CENT



Y EN A PAS UNE SUR CENT

Nous voici quelques-un(e)s, éprises du plaisir d'aimer sans réserve, assez passionnément pour offrir à l'amour le lit somptueux d'une révolution.

Non, ce n'est pas l'une d'entre elles qui a écrit cela. Cette pensée, formulée au masculin générique, est née sous la plume d'un homme (Raoul Vaneigem) qu'elles n'ont probablement pas connu.

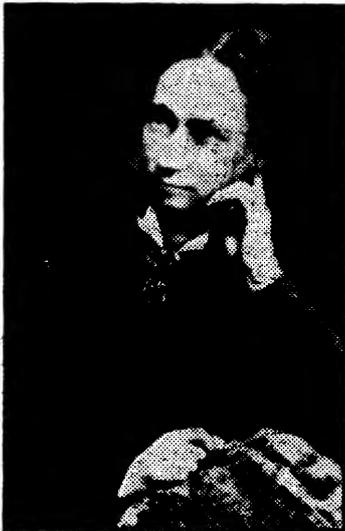
Pourtant il nous a semblé, à nous aujourd'hui, qu'elles auraient pu, chacune à leur manière, se reconnaître dans une telle pensée.

Des nihilistes russes à May Picqueray en passant par Emma Goldman, nous avons voulu présenter et donner envie de connaître des femmes qui se sont battues pour la liberté des femmes et pour la liberté de tous.

Certaines sont féministes d'abord, d'autres anarchistes tout court, mais toutes, que ce soit par des revendications directes ou par leur présence au sein du mouvement, ont fait énormément pour la cause des femmes et pour celle de la révolution.

An, Andrea, Marianne, Marie-Christine

Ces textes ont servi à l'exposition préparée pour la réunion ANARCHICA à Lyon, sur la base de documents du CIRA (Centre international de recherches sur l'anarchisme, Case postale 51, 1211 Genève 13, Suisse). Nous espérons qu'elle pourra s'enrichir par d'autres contributions internationales.



LOUISE MICHEL

Louise Michel a plus de 40 ans à la Commune de Paris: «Vous me demandez quel a été mon rôle du 18 mars à la fin de mai 1871. Je suis partie avec les compagnies de marche de la Commune, dès la première sortie je faisais partie du bataillon de Montmartre et je me suis battue dans les rangs comme un soldat, j'ai pensé qu'en con-

science c'était ce qu'il y avait de plus utile à faire; j'ai nécessairement continué dans Paris comme les autres, jusqu'à ce que les Versaillais ayant arrêté ma mère pour la fusiller à ma place, je sois allée la mettre en liberté (malgré elle) en réclamant cette place pour moi.»

Elle va passer plus de dix ans en Nouvelle-Calédonie: «Je vis que les lois d'attraction qui emportent sans fin les sphères sans nombre vers des soleils nouveaux entre les deux éternités du passé et de l'avenir devaient aussi présider au destin des êtres dans le progrès éternel qui les attire vers un idéal vrai, grandissant toujours. Je suis donc anarchiste parce que l'anarchie seule fera le bonheur de l'humanité, et parce que l'idée la plus haute qui puisse être saisie par l'intelligence humaine est l'anarchie...»

Deux ans après son retour en France, elle est condamnée à six ans de réclusion: elle aurait encouragé au pillage d'une boulangerie. «On me donne le rôle de première accusée. Je l'accepte. Oui, je suis la seule; j'ai fanatisé tous mes amis, mais alors, frappez-moi seule... Il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma personne et que le niveau a passé sur ce qui peut m'être agréable ou désagréable. Je ne vois plus que la Révolution... C'est elle que je servirai toujours; c'est elle que je salue... Puisse-t-elle se lever sur des hommes au lieu de se lever sur des ruines!»

Fernand Planche,
La vie ardente et intrépide de Louise Michel,
Paris 1946.

*Si l'égalité entre les sexes était reconnue,
ce serait
une belle brèche dans la bêtise humaine.*

LES FEMMES DE LA COMMUNE

C'étaient des femmes.
Étaient-elles anarchistes?

Elles s'appelaient Angélique Bocquin, Joséphine Marchais, Elisabeth Rétoffe, Léontine Suétens, Eulalie Papavoine.

On les appelait *Les Pétroleuses* parce que Paris brûlait sous la Commune et qu'on en voyait – trop souvent? – qui transportaient le bidon pour alimenter la lampe à huile au foyer.

Elles étaient cantinières ou ambulancières, elles portaient l'écharpe rouge; elles dressaient des barricades avec leurs hommes, et sans doute ont-elles parfois caché un fusil sous leurs jupons et crié: «faut foutre le feu à tout ça!»

On n'a pas été tendre pour elles, ni le dessinateur qui croquait leur expression au procès, ni le journaliste qui rendait compte de l'audience:

«On voit surgir... une sorte de fille de cuisine... Derrière elle, trois gourgandines en cheveux et une petite femme à figure chafouine, à tête d'aztèque, dont on n'aperçoit guère qu'un énorme nez pointu.»

«Les créatures indignes qui semblent avoir pris à tâche de devenir l'opprobre de leur sexe, et répudier le rôle immense et magnifique de la femme de la société...»

Arrêtées, elles ont tout nié.

«On ne les a pas vues la torche à la main, dit le commissaire du gouvernement, mais elles étaient avec les incendiaires.»

Angélique et Eulalie s'en sont tirées avec dix ans de déportation et de réclusion. Elisabeth, Léontine et Joséphine ont été condamnées à mort.

Le Procès de la Commune,
compte rendu des débats du Conseil de Guerre,
Paris, 1871.

PAULE MINK

Pauline Mekarska, dite Paule Mink (1839-1901), d'origine polonaise et aristocratique, s'impose dans les milieux socialistes et féministes dès la fin du Second Empire. Elle fut mêlée à tous les événements politiques importants, de la Commune à l'affaire Dreyfus, nouant des liens amicaux avec Louise Michel, Blanqui, Jules Guesde, les Lafargue, Marguerite Durand, Séverine, Libertad et beaucoup d'autres.

La Commune de 1871 la marque profondément: propagandiste acharnée du socialisme révolutionnaire, elle gardera jusqu'à la fin de sa vie l'esprit barricadier. Successivement proche des anarchistes, des guesdistes, des blanquistes, des allemanistes, elle restera l'ennemie déclarée de toute autorité. Son féminisme, constant, est spécifique: pour cette mère de famille, la femme, dans une société dominée par les hommes, est l'agent révolutionnaire en puissance. Fondatrice de syndicats, antimilitariste opiniâtre, Paule Minck est partie prenante de la lutte des minorités et revendique inlassablement l'indépendance, la liberté des peuples – et des femmes.

Paule Minck, Communarde et féministe,
Paris éd. Syros, 1981.

Les femmes sont faibles, trop délicates, dites-vous, pour le travail; nous les aimons trop, ajoutez-vous, pour les livrer ainsi à la fatigue courbante et absorbante. Eh! Nous connaissons tout cela, Messieurs, et depuis fort longtemps; ce sont là les belles paroles par lesquelles, d'âge en âge, on a doré notre asservissement moral, notre dépendance sociale, notre infériorité intellectuelle. Mais nous avons assez de ces phrases sonores et banales; nous voulons vivre et nous épanouir au soleil de la liberté, et non continuer de végéter et de soupirer sans voix, sans force et presque sans pensées.

SEVERINE

Séverine (pseudonyme de Caroline Rémy, 1855-1920) mit toute sa générosité et son éloquence au service des travailleurs et des opprimés. Journaliste et conférencière, elle lutta contre les injustices et défendit les



causes qu'elle croyait justes, sans crainte des contradictions. Aux côtés de Jules Vallès, elle publie *Le Réveil* puis *Le Cri du Peuple* dont elle démissionne avec fracas lorsque le journal condamne la reprise individuelle et les anarchistes qui s'y sont livrés. Elle collabore au premier journal féministe de Marguerite Durand, *La Fronde*, ainsi qu'à nombre d'autres revues. Adhérente de la première heure au Parti communiste, elle écrit dans *L'Humanité* en 1920-21, pour s'en éloigner rapidement. On la retrouve tout au long de la campagne pour la défense de Sacco et Vanzetti.

Séverine,
Choix de papiers,
Paris, éd. Tierce 1978.

*Tout mon féminisme tient en deux mots:
Justice d'abord,
et puis tout de suite, bien vite, Tendresse.*

CINQ FEMMES CONTRE LE TSAR

Des jeunes filles russes – nobles, bourgeoises pour la plupart – ont vécu comme des pauvresses, ont subi des mauvais traitements, des humiliations, la prison, l'exil et la mort au nom de la liberté.

Au XIXe siècle, l'Université leur est encore fermée. Famille et clergé décident de leur vie. Attirées par les idées nouvelles, elles «brûlent du désir de prendre d'assaut les citadelles du savoir». En Russie, mais aussi à Zurich et à Genève, elles assiègent ces «citadelles». Elles sont puritaines et exaltées, vivent de thé et de pain, d'étude et de discussions. L'intelligentsia masculine les soutient dans leur lutte. Le mouvement de ces jeunes féministes devient une campagne radicale organisée.



Les groupes populistes qui se forment, les procès politiques, l'abolition du servage, les révoltes paysannes s'ajoutent à l'image de l'injustice sociale et enflamment les esprits.

Le 28 janvier 1878, Vera Zassoulitch fait le premier pas vers l'action terroriste en tirant sur le général Trepov, préfet de police de Saint-Petersbourg.

«On m'a appris que Bogolioubov, que je ne connais pas, a été cruellement fouetté, dit Vera lors de son procès. Il m'a semblé que l'humiliation était inacceptable et j'ai décidé que, même au prix de ma propre perte, il fallait montrer que cet acte dégradant ne devait pas rester impuni... Je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour attirer l'attention sur ce qui s'est passé. C'est une chose terrible que de porter la main sur un être humain, mais j'ai senti que je devais le faire...»

De 1870 à 1880, les organisations révolutionnaires se multiplient en Russie; les arrestations aussi. En 1877, lors du «procès des 193», des dizaines d'opposants politiques sont condamnés à la prison, aux travaux forcés ou à la déportation.

Sur la route de l'exil, Sofia Perovskaïa s'évade. Elle a 23 ans, une intelligence et un courage exceptionnels. Elle a donné son âme au peuple russe; sa vie, elle va la consacrer à la lutte contre le despote qui maintient en prison ses meilleurs camarades.

Trois fois elle prépare avec d'autres un attentat contre le tsar. C'est lors du quatrième essai, le 1er mars 1881, qu'Alexandre II est tué. Contrairement à l'attente des conspirateurs, le peuple ne se soulève pas, rien ne change. Sofia sera pendue au mois d'avril avec quatre de ses compagnons. Elle avait 27 ans. «Elle mourut, écrit Vera Figner, avec la même tranquillité et le même courage que ses compagnons.»

Vera Figner a été arrêtée en 1883 pour participation au projet de régicide. Elle a vu sa condamnation à mort commuée et passe vingt ans de sa vie dans la forteresse de Schlüsselbourg, coupée du monde. Elle a laissé des souvenirs écrits.

«Toute une série de femmes socialistes-révolutionnaires allèrent, seules, face à face avec l'ennemi, accomplir des actes terroristes. Spiridonova mit à mort Loujensky, chef d'une expédition militaire qui, pour punir les paysans, mettait les villages à feu et à sang. Mlle Bitenska frappa à mort Sakharov, ancien ministre de la guerre, envoyé pour étouffer le mouvement agraire des paysans. Mlle Schkolnik attenta à la vie du gouverneur Khostov qui réprimait avec cruauté les efforts des paysans pour se libérer. Konopliannikova tua d'un coup de revolver le général Minn qui avait inondé de sang les rues de Moscou insurgée; Mlle Ismaïlovitch fut fusillée sur le champ dès sa tentative de meurtre sur l'amiral Tchuknine; sa sœur, qui attenta à la vie de Kourlov, organisateur des pogromes de Minsk, fut soumise à des tortures et à des humiliations inouïes; Froumkina, Sevastianova, Mamaeva, Raspoutina... furent étouffées par la main du bourreau...»

En 1879, Elisabeth Kovalskaïa avait fondé avec

Chtchedrine l'Union des travailleurs de la Russie du Sud. En janvier 1880, elle est arrêtée et condamnée au bagne à perpétuité pour son activité de propagande.

«Au printemps 1885 je fus transférée à Kara. En 1888 arriva le gouverneur de la Sibérie orientale... A son commandement: "Debout!" je répondis: Je suis ici parce que je ne reconnais pas votre gouvernement, et je ne me lèverai pas devant un de ses représentants. Quelques jours plus tard, je fus emmenée dans des conditions révoltantes à la forteresse de Verkhoudinsky, et mise en isolement total.

Les camarades de Kara commencèrent une grève de la faim, exigeant qu'à cause de mon affaire le commandant soit relevé de ses fonctions. Il ne le fut pas. Alors N. Siguida gifla le commandant Massioukov. On la condamna à subir le châtement corporel. Allant à l'exécution, Siguida annonça que pour nous un tel châtement équivalait à la peine capitale. Après l'exécution, elle avala du poison et mourut rapidement. M. Kalioujnaïa, M. Kovalevskaïa et N. Smirnitkaïa, décidant par leur mort de rendre tout châtement corporel ultérieur impossible, se suicidèrent à leur tour.»

Christine Fauré,
Quatre femmes terroristes contre le tsar,
Paris, Maspero 1978.

LUCY PARSONS

Lucy Parsons est probablement née en esclavage au Texas. On ne sait rien de sa jeunesse. Vers 1869, elle rencontra le militant révolutionnaire Albert Parsons, avec lequel elle se maria. Lucy écrivit pour son journal *The Socialist*, et était très connue comme oratrice dans les milieux ouvriers.

Albert Parsons fut l'un des anarchistes condamnés à mort pour les incidents de Haymarket, qui sont à l'origine du Premier Mai. Pendant le procès et après l'exécution des martyrs de Chicago, Lucy Parsons joua un rôle très important dans leur défense, et pour préserver leur mémoire. Elle fut par la suite rédactrice des journaux *Freedom* (1891-1892) et *The Liberator* (1905-1906), publia de nombreux articles, fut parmi les fondateurs des IWW. Dans ses discours qui l'ont amenée partout aux Etats-Unis, elle parlait de l'anarchisme, du syndicalisme, de la Révolution française.

Carolyn Ashbaugh,
Lucy Parsons, American Revolutionary,
Chicago, Charles Kerr Co. 1976.

La civilisation chrétienne de Chicago... permet que le sang de ses enfants soit siroté par les voleurs du travail dans des verres à vin... Nous avons assez entendu parler du paradis au-delà de la lune. Nous voulons autre chose maintenant...

La charité ne peut pas libérer le peuple. Il doit le faire lui-même. Tout comme un petit groupe de révolutionnaires isolés ne peut agir au nom des masses. Celui qui doit être libre doit frapper lui-même...

EMMA GOLDMAN

«Emma Goldman était une femme remarquable dans bien des domaines: conférencière et publiciste anarchiste, agitatrice pour la libre expression, leader du féminisme et pionnière de la contraception. Critique virulente du «communisme» soviétique et supporter infatigable des révolutionnaires catalans pendant la guerre civile espagnole, c'était un tempérament. Parfois irraisonnable, mais toujours courageuse, compatissante, c'était une intelligente nature humaine...

Pendant son long séjour en Amérique, Emma suscita dans le peuple américain un énorme courant de sympathie et des sentiments d'hostilité de la part des autorités, qui l'arrêtèrent et l'emprisonnèrent à diverses reprises; mais jamais d'indifférence. Ses conférences sur le temps de travail, le syndicalisme, mais surtout sur le féminisme et la contraception étaient suivies par une jeunesse ardente et avide de connaissance et de compréhension. Elle parcourut l'Amérique dans tous les sens, faisant connaître son idéal: l'anarchisme et sa foi et sa confiance en une société meilleure.»

May Picqueray,
Le Réfractaire, 1978.

(D'une lettre à Max Nettlau, 1935)

Je suis désolée de t'avoir fait de la peine sans le vouloir. Je comprends bien que, lorsque tu parlais du «désir profondément inné» des femmes espagnoles d'avoir des kyrielles d'enfants, tu ne faisais que me taquiner... Comment aurais-je survécu à mes combats si je n'avais pas le sens de l'humour ? Mais il y a certaines choses qui ne se prêtent pas à la plaisanterie. Et entre autres, quand les hommes soutiennent que les femmes adorent avoir des ribambelles d'enfants: ça reste à voir.

Mais de toute façon, il me semble futile d'avoir cette discussion entre nous. Nous ne serons jamais d'accord. Cela illustre combien peu les théories parviennent à combattre les inhibitions. Te voilà, anarchiste, fermement convaincu de la plus grande liberté de l'individu, et malgré cela tu persistes à glorifier La Femme comme la nourricière et la domestique de grandes familles. Ne vois-tu pas l'incohérence de tes propos ? Mais les inhibitions et les traditions des hommes sont trop profondément ancrées. Je crains qu'elles ne continuent à régner longtemps après que l'anarchisme aura été réalisé.

Emma Goldman,
Vision on Fire,
New Paltz, N.Y. 1983.

L'émancipation de la femme, telle qu'on la pratique et l'interprète aujourd'hui, a totalement échoué. La femme, actuellement, se trouve dans la nécessité de s'émanciper de son émancipation si elle désire s'affranchir... Il faut qu'elle se débarrasse de l'absurde notion du dualisme entre les sexes, autrement dit que l'homme et la femme représentent deux mondes antagonistes. Une conception véritable des relations sexuelles n'admet ni vainqueur ni vaincu.

La tragédie de l'émancipation féminine.

MARGARET SANGER

Margaret Sanger (1879–1966) a lancé le mouvement de contrôle des naissances aux Etats-Unis. Infirmière à New York, elle y a été en contact d'une part avec les plus pauvres – et a connu de près les dégâts que causent les avortements clandestins – et d'autre part avec des anarchistes et syndicalistes comme Emma Goldman, Big Bill Haywood et d'autres.

Son journal, *The Woman Rebel*, est paru en 1914; régulièrement interdit par l'office postal pour «propagande illicite», il provoqua une série de procès contre sa rédactrice, qui ne devait pourtant pas cesser la lutte quand le journal dut s'arrêter.

The Woman Rebel, reprint:
Archives of Social History,
New York 1976.

*Les femmes rebelles réclament:
le droit à la paresse,
le droit d'être mère célibataire,
le droit de détruire,
le droit de créer,
le droit d'aimer,
le droit de vivre.*

VOLTAIRINE DE CLEYRE

Voltaire de Cleyre (1886–1912) est, avec Emma Goldman, l'une des figures féminines marquantes de l'anarchisme américain qui s'épanouit dans les années allant de la Commune de Paris à la Première Guerre



mondiale. Esprit tolérant, ouvert et rigoureux à la fois, elle a mené toute sa vie une lutte incessante en faveur de la liberté et de l'anarchisme, et cela en dépit de sa pauvreté, d'une santé fragile et des déboires de sa vie personnelle.

Une de ses idées maîtresses, c'est que les différentes tendances de l'anarchisme – individualiste, communiste, syndicaliste, collectiviste – peuvent toutes se révéler utiles et applicables selon les besoins du moment (*l'anarchisme sans adjectifs*). Aussi est-elle restée au-dessus des clans et des dissensions, appréciant le travail et les idées de chacun.

Paul Avrich,
An American Anarchist, Voltairine de Cleyre
Princeton, Princeton University Press 1978.

Les conditions de notre vie sont ce que les hommes en font. L'idée que je me fais de l'esprit et du caractère de chacun, c'est qu'ils ne reflètent pas sans réagir les circonstances réelles ou apparentes du moment. Non, l'être humain est l'agent actif d'une transformation, il réagit à son environnement et change les conditions dans lesquelles il vit; parfois profondément, parfois – c'est plus rare – de manière totale.

La question sexuelle est mille fois plus importante pour nous que toute autre, à cause de l'interdit qui la frappe, à cause de son rôle direct dans notre vie quotidienne, à cause de son prodigieux mystère et des redoutables conséquences qui découlent de la méconnaissance que nous en avons.

[Cette situation] éveille en moi une sensation amère et véhémence d'injustice personnelle; une colère devant les institutions créées par les hommes en apparence pour préserver notre pureté, mais en réalité faisant de la femme un bébé, une poupée à qui on ne peut faire confiance hors de sa «maison de poupée». Une sensation brûlante de dégoût à la pensée qu'une simple formalité puisse sanctionner toutes sortes d'abus et d'excès; à l'idée que la femme n'a pas le droit de fuir la brutalité d'un mari, sans faire scandale et attirer sur elle la réprobation de la société.

ELIZABETH GURLEY FLYNN

C'est elle, la *Rebel Girl* chantée par Joe Hill; c'est elle, la légendaire oratrice des grèves d'ouvrières du textile à Lawrence en 1912, à Paterson en 1913.

Elizabeth Gurley Flynn (1896–1964) ne fut jamais anarchiste: socialiste dès l'âge de seize ans, elle finit sa vie aux côtés du Parti communiste américain. Mais elle décrit dans son autobiographie «mes activités de militante des IWW et de meneuse de grève jusqu'en 1918, mon travail de défense des libertés civiles et des droits syndicaux pendant la Première Guerre; mon identification pendant sept ans avec la lutte pour sauver Sacco et Vanzetti». Elle fut pendant des années la compagne de

Carlo Tresca, un des anarchistes italo-américains les plus marquants et les plus controversés.

Elizabeth Gurley Flynn,
The Rebel Girl: My First Life (1906-1926),
New York, International Publishers, 1973.

Quand je suis arrivée à Spokane en décembre 1909, le comité composé uniquement d'hommes a été déconcerté en apprenant que j'étais enceinte. Ils décidèrent que je n'irai pas parler dans les rues, interdites, mais seulement dans la salle des IWW, dans des clubs et des organisations qui le demandaient et pour récolter des fonds. Je suis aussi allée à Seattle, en Colombie britannique, en Idaho et dans le Montana. Quelques mois plus tard, cinq rédacteurs du Industrial Worker avaient été arrêtés, et il me devenait difficile de voyager; j'ai été nommée responsable du journal. J'allais bien, mais mes camarades étaient troublés de me voir apparaître en public. A cette époque, les femmes enceintes se cachaient d'habitude. «Ça n'est pas beau à voir. Et puis, Gurley va avoir ce bébé sur le podium si elle ne fait pas attention!» Un beau jour, en route vers les locaux des IWW, j'ai été arrêtée, inculpée de «conspiration pour inciter les hommes à violer les lois» et placée dans la prison locale. J'ai passé la nuit seule et ai été relâchée le lendemain sur parole.

Les brutalités policières à Spokane avaient été si fréquentes que mes camarades étaient inquiets pour moi. J'ai alors porté un coup aux autorités, en décrivant dans le numéro suivant du Industrial Worker mon expérience d'une nuit en prison. Tout le tirage du journal a été confisqué. Mais l'histoire a fait le tour des lieux et des centaines de protestations sont arrivées. J'ai raconté mon histoire au Club des femmes local, et elles ont exigé qu'une gouvernante soit nommée à la prison.

NELLY ROUSSEL

Nelly Roussel rompt à vingt ans avec son milieu bourgeois et catholique. Tournée très jeune vers les choses de l'esprit, tentée un moment par le théâtre, elle rencontre tour à tour la libre pensée avec son mari Henri Godet et le néo-malthusianisme, dont elle va être une active propagandiste et qu'elle infléchit dans le sens de la «maternité consciente».

Impliquée dans les grandes batailles féministes du début du siècle – aux côtés de Madeleine Vernet, Marguerite Durand, Hélène Brion – elle refuse d'entrer dans le jeu des partis de gauche. Elle partage son action entre le journalisme et les conférences qui la conduisent en France et en Europe, de 1903 à 1913. C'est une excellente oratrice qui laisse des traces sensibles de son influence.

En 1914, elle est aux côtés de celles qui refusent la guerre. Elle meurt en 1922 à 44 ans, après des années de militantisme sans répit.

Nelly Roussel, l'éternelle sacrifiée,
Paris, éd. Syros 1979.

Notre œuvre serait incomplète, Mesdames et Messieurs, si nous nous bornions à réformer l'éducation féminine, car l'éducation masculine, bien que différente, ne vaut pas mieux; et le plus grand tort de ces deux éducations, l'éducation masculine et l'éducation féminine, est précisément leur dissemblance. On inculque aux enfants des deux sexes des principes absolument faux, étroits et stupides. Oh! pour cela il n'y a pas de jalousie possible entre eux.

S'il y a vraiment des fonctions auxquelles la femme ou plutôt certaines femmes sont inaptes, c'est à elles seules qu'il appartient d'en juger. Nous ne demandons pas autre chose que la liberté de choisir. Nous prétendons que tout individu, quel qu'il soit, sait mieux que personne ce qui lui convient à lui-même, et que nul n'a le droit de dire à un autre: «Voici le chemin que tu doit suivre; je te défends de t'en écarter jamais.»

Je ne connais rien de plus odieux, de plus révoltant, qu'une femme qui répond quand on lui parle de féminisme: «Le féminisme, ça ne m'intéresse pas, je n'en ai pas besoin.»



NELLY ROUSSEL



RIRETTE MAÎTREJEAN

Paris, décembre 1911.

«A la même heure, dans un modeste appartement de Belleville, un jeune couple est encore en train de commenter l'affaire de la rue Ordener... Lui, c'est un garçon d'une vingtaine d'années, aux yeux noirs, à la bouche mince et méprisante, aux gestes un peu précieux, habillé d'une blouse à la russe, en flanelle blanche bordée de soie pâle, dans laquelle flotte son buste frêle. Quant à elle, on dirait l'incarnation vivante de la Claudine de Colette Willy. Elle a vingt-deux ans mais on lui en donnerait tout juste seize, avec ses cheveux courts qu'une raie sépare en deux bandeaux et le col marin plat sur le sarrau noir de l'écolière.

Victor Kilbatchiche et Rirette Maîtrejean forment un couple peu banal...»

Guilleminault et Mahé,
L'épopée de la révolte,
Paris, Denoël 1963.

Donc, je suis partie vivre ma vie. Je suis allée tout droit chez les intellectuels, parce qu'avec eux, au moins, on peut parler. Les conversations occupent une très grande place chez les anarchistes.

Pour commencer, il fallait tout de même que je me colle une étiquette. Est-ce que j'allais être individualiste ou communiste ?

Je n'avais pas le choix. Chez les communistes, la femme occupe une place tellement inférieure qu'on ne lui adresse jamais la parole, même quand on se met en ménage avec. Faut dire ce qui est: chez les individualistes, c'est presque la même chose.

Bref, j'ai donné ma préférence à l'individualisme.

JEANNE HUMBERT

Fille d'anarchistes, Jeanne Humbert grandit dans un milieu composé de docteurs, d'écrivains, d'artistes, libertaires pour la plupart. Sous l'impulsion de ce groupe se



développe la lutte pour la contraception et le mouvement néo-malthusien.

Elle épouse l'un des théoriciens du mouvement, Eugène Humbert. Pour faire connaître leurs idées, ils donnent des conférences, organisent des causeries de quartier et créent successivement le journal *Régénération*, puis *Génération Consciente*, enfin *La Grande Réforme*.

En 1920, les lois scélérates sont votées et Eugène Humbert est incarcéré à plusieurs reprises. Il meurt pendant la guerre à la prison d'Amiens, à la suite d'un bombardement, deux jours avant d'être libéré. Jeanne n'échappe pas à la répression et connaît le régime des prisons de Saint-Lazare et de Fresnes.

Libérée, elle reprend sa propagande et fait des conférences dans toute la France. Elle publie plusieurs ouvrages et brochures.

A quatre-vingt-dix ans, elle collabore encore à *Réfractaire* et à *La Rue* comme critique littéraire, et esquisse des portraits d'anciens militants peu connus. Elle meurt en été 1986.

Les laudateurs de la femme qui se perdent dans des formules sirupeuses emploient avec usure et ignorance des mots qui dénaturent la vérité qui les déserte: mots sonores, mots-tabous, mots-clés, mots-chocs, ces mots-maitres disait Mussolini qui en connaissait bien la magie, sans que ceux-ci soient, pour autant, exacts et représentatifs du but visé. Nous en avons des tas, nous Français, et parmi eux ceux qui figurent au fronton de tous nos monuments publics, de la mairie à la prison, mots fort beaux s'ils étaient vrais: Liberté, Egalité, Fraternité...

MAY PICQUERAY

May Picqueray, née en 1898 en Loire-Atlantique, échappe au sort des filles de pauvres grâce à son institutrice qui l'emmène au Canada, se souvenant de sa brillante élève.

De retour en France elle rencontre Dragui, étudiant en médecine et anarchiste. Tout de suite elle est amoureuse des deux. Puis elle fait la connaissance de Sébastien Faure, son «père spirituel».

En 1922, comme déléguée syndicale, elle se rend à Moscou où elle est choquée par la situation des anarchistes, mais aussi de la population en général. Invitée à chanter lors d'un banquet officiel, elle entonne *Le Triomphe de l'Anarchie*, ce qui fait son petit effet... De Trotsky elle obtient la libération de Mollie Steimer et de son compagnon, mais refuse tout de même de lui serrer la main.

En France, elle recueille Makhno blessé ainsi que sa famille. Comme la presse française se désintéresse de Sacco et Vanzetti, elle envoie une grenade dégoupillée dans un colis de parfum à l'ambassade américaine. L'explosion ne fait aucune victime, mais on parle enfin de l'affaire.

Durant la Deuxième Guerre, elle aide des anarchistes prisonniers au camp du Vernet, dont elle arrive à faire s'évader des réfugiés politiques allemands, à bord d'un camion. Grâce à la complicité d'une amie, elle fabrique des faux papiers à la barbe des soldats allemands.

Elle travaille quelque temps avec Emma Goldman à Saint-Tropez et se joint au combat anti-militariste et à Louis Lecoin. A la mort de celui-ci, ses amis créent le



May Picqueray au Larzac

mensuel *Le Réfractaire*, dont May Picqueray devient l'animatrice.

Elle exerce de nombreux métiers, puis devient correctrice et finit sa carrière au *Canard enchaîné*.

Entre ses divers voyages, séjours en prison et aventures en tous genres, elle met au monde et élève seule trois enfants. Elle meurt à quatre-vingt-cinq ans, en novembre 1983.

May Picqueray,
May la réfractaire,
Paris, Marcel Jullian 1979.

Je suivais régulièrement les conférences de Sébastien Faure... [L'une] eut lieu dans la salle des Sociétés savantes, qui était comble. Nous nous aperçûmes très vite que des éléments perturbateurs s'étaient faufiletés dans nos rangs, qu'ils ne tarderaient pas à se manifester. Près de moi, un grand gaillard bourrait son chapeau de papier, ce qui présageait la bagarre. Je l'avais à l'œil. J'avais enfilé sous la manche de ma veste, maintenue à mon poignet droit, une petite matraque de caoutchouc dont un camarade m'avait fait présent pour me défendre si besoin était.

Soudain une pluie de boulons gicla sur les glaces qui ornaient la salle et des cris d'orfraie jaillirent d'un peu partout. Mon voisin vidait ses poches avec acharnement. Je montai sur ma chaise pour pouvoir l'atteindre (il était grand et je mesure 1m55), et parvins à lui flanquer un coup de matraque sur le nez pour le calmer.

J'ai dû lui faire très mal, car il cessa son manège et essaya de se diriger vers la sortie. Ses copains firent de même, ayant rempli leur «mission». Mais les anars ne sont pas manchots: de rudes gaillards les cueillirent à la sortie et leur flanquèrent une dégelée en rapport avec le montant des dégâts que nous devions payer de notre poche, par solidarité avec l'organisateur.

Tel fut mon baptême du feu. Je n'étais pas encore admise chez les anars.

Cette bagarre me décida.

NELLA GIACOMELLI

Nella Giacomelli entreprend avec sa sœur Fede des études d'institutrice et enseigne durant cinq années avant d'abandonner l'enseignement public, à cause de divergences avec les autorités communales.

Elle a de graves conflits avec sa mère et, vers 1894, tout juste majeure, elle quitte sa famille pour s'installer à Milan. La question sociale l'occupe beaucoup.

Ses rapports avec les hommes sont difficiles. En 1900, après une tentative de suicide, elle rencontre le professeur Ettore Molinari, un chimiste qui n'est pas encore connu, anarchiste militant. Il cherche une institutrice pour ses enfants.

Tous deux vont se consacrer pendant un quart de siècle à la propagande anarchiste à travers la presse. Ils fondent *Il Grido della Folla*, qui ira de rédacteurs en

rédacteurs et de mal en pis. En 1906 ils créent un nouveau journal, *La Protesta Umana*, qui sera maintes fois poursuivi. Bien qu'individualistes, ils gardent de bons contacts avec les autres courants de l'anarchisme.

Pendant la première guerre mondiale, Nella Giacomelli lance un manifeste contre la guerre adressé à toutes les femmes d'Italie. Elle est la première à exprimer sa solidarité avec la révolution russe. Elle collabore activement à *Umanità Nova*.

Sous le fascisme, elle est arrêtée puis libérée. Elle finit sa vie au bord du lac de Garde, à Rivoltella, où elle meurt en février 1949.

Pier Carlo Masini,
Le due Passionarie della anarchia in Italia,
Storia Illustrata 191, 1973.

La question sociale m'occupe beaucoup. Elle me passionne, enfin la part la meilleure de moi. Réfractaire à l'amour, méfiante envers les hommes, sans curiosité pour la vie que j'ai connue trop triste et injuste pour l'apprécier, j'ai engagé toute l'énergie de mon âme et de mon intelligence dans la propagande pour les idées socialistes.

LEDA RAFANELLI

Leda Rafanelli, née en 1880 à Livourne, passe une partie de son enfance en Egypte. Elle s'enthousiasme pour la culture orientale et adopte la religion musulmane.

A Alexandrie, elle rencontre très jeune un libraire anarchiste, Ugo Polli, qui fournit la colonie italienne d'Egypte en livres subversifs. Quelques années plus tard, elle le retrouve à Florence. Ils se marient et créent ensemble la maison d'édition Rafanelli-Polli.

Leda Rafanelli écrit facilement et, bien qu'elle n'ait pas suivi trois ans d'école, elle a appris par elle-même l'italien et l'arabe. En Italie, elle publie des nouvelles populaires de polémique sociale et anti-cléricale. Puis elle apprend le métier de compositeur-typographe et devient avec son mari imprimeur et éditrice de sa production: bulletins, appels ou brochures de propagande libertaire.

Vers 1908, elle rencontre un jeune individualiste, Giovanni Monanni. Ils partent pour Milan où ils s'occupent de *La Protesta Umana*. Leur individualisme les entraîne vers un engagement culturel, et ils fondent la Casa Editrice Sociale. Avec de petits moyens, dans des conditions de perpétuelle pauvreté, ils publient pendant vingt ans, jusqu'à la dictature fasciste, les œuvres de Stirner, Nietzsche, Kropotkine...

Entre 1913 et 1914, elle a une relation sentimentale avec le jeune Mussolini, mais bien vite la femme à la recherche d'elle-même, en contact avec la nature, aspirant à une paix intérieure réchauffée par l'amour, ne



supporte plus l'homme à la recherche de sensations neuves, d'amours neufs, de vitesse et de pouvoir. Leda Rafanelli travaille à de nombreux romans et articles dans la presse anarchiste. Elle vit intensément jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans, et meurt à Gênes en 1971.

Pier Carlo Masini,
Le due Passionarie della anarchia in Italia,
Storia Illustrata 191, 1973.

Aujourd'hui – en un jour d'ennui et de jeûne – en attente du soir lointain, pour tromper le temps qui semble passer très lentement dans le désir du café, à prendre quand la Lune apparaîtra – Djali, la femme qui appartient à elle-même – Sahara, la femme qui ressemble au désert – Chante l'histoire d'autres sœurs, d'autres femmes, d'autres filles – bonnes ou mauvaises – heureuses ou malheureuses – chanceuses, victimes ou tyrans – comme elle-même. Parce qu'en chaque femme existe ce sextuple contraste, prisme de l'âme.

(Donne e Femmine,
Milan 1922)

VIRGILIA D'ANDREA

Virgilia d'Andrea naît à Sulmona, dans les Abruzzes, en 1890. Orpheline très jeune, elle est envoyée à six ans dans un collège de sœurs où elle demeure jusqu'à l'obtention d'un diplôme d'institutrice.

C'est dans cette atmosphère froide, sans affection, que se développe sa passion pour l'étude, la poésie, mais aussi sa nostalgie de la liberté et sa révolte contre les préjugés, les traditions et les institutions d'un ordre social qui l'a condamnée à grandir emprisonnée. Elle exerce sa profession d'institutrice d'école primaire durant quelques années, puis elle se consacre entièrement à faire connaître les idées anarchistes.

Elle défie les gendarmes et leurs menottes jusqu'à ce que le fascisme la contraigne à l'exil. Elle meurt dans un hôpital de New York le 11 mai 1933.

*Dors, pauvre femme, qui croyais
Pouvoir changer le monde !
Maintenant les iris célestes reposent
Et la triste tête blonde pend.*

(Poème en mémoire de Rosa Luxembourg,
in: È forse un sogno ?, 1920)

Anarchie signifie destruction de la misère, de la haine, des superstitions: abolition de l'oppression de l'homme par l'homme. C'est-à-dire abolition du gouvernement et du monopole de la propriété. Mais aussi l'individualité humaine, ce monde profond et mystérieux, qui peut renfermer toute une vision d'horizons neufs, cette inconnue de sentiments et d'affections, tellement diverse et dissemblable des autres. L'individu, part vitale de l'immense harmonie de l'univers, doit avoir la possibilité de s'abandonner aux inspirations de son être et de tenter toutes ces vies qui lui semblent pleines de promesses et de

soleil. Il doit pouvoir développer ses activités, ses inclinations, ses énergies cachées, ses capacités, changeant à l'intérieur, dans le temps et dans l'espace, ce qu'il sent en bourgeon palpiter en lui. Il doit pouvoir se sentir l'arbitre de son destin et diriger le gouvernail de son existence vers ce port qu'est le rêve suprême de tout son être.

(Richiamo all'anarchia, 1932)

ITO NOE

Ito Noe (1895–1923) était la fille d'une famille de paysans pauvres. Pour échapper à ses fiançailles forcées, elle se sauva à Tokyo où elle entra dans un groupe féministe, puis dans le mouvement anarchiste.

Elle se maria en 1912 mais quitta son mari après cinq ans. Elle rencontra alors Osugi Sakae, un des principaux anarchistes japonais à l'époque, et vécut avec lui en amour libre: pour eux, cette relation était basée sur les principes de l'habitation séparée, de l'indépendance financière et de la liberté mutuelle. Elle rédigea plusieurs revues, entre autres *Seiko* (Bas Bleu), où elle critiquait la civilisation japonaise de l'époque et prenait la défense des travailleurs. De l'expérience de sa propre force et de l'échec de son mariage, elle insista beaucoup sur l'autonomie des sentiments et du travail, ainsi que sur la liberté sexuelle des femmes.

A l'âge de 28 ans, elle fut assassinée par des militaires.

Ito Noe,
Wilde Blumen auf unfreiem Feld,
Berlin, Karin Kramer Verlag 1978.

Peu de textes d'Ito Noe sont connus dans des langues autres que le japonais. Hiratsuka Raicho, une amie proche et collaboratrice de Seiko, y écrivait:

«Autrefois,
la femme était le soleil,
un véritable être humain.
Maintenant elle est la lune.
La lune,
qui est pâle comme un malade,
qui vit au travers
de quelqu'un d'autre,
et qui brille dans la lumière
de quelqu'un d'autre.»

OTTAR ET MOA

Depuis plus de 60 ans, le périodique *Arbetaren* représente en Suède la tendance anarcho-syndicaliste et libertaire. La qualité de ses articles a toujours été reconnue, même par ses adversaires politiques.

Par ses très nombreux articles sur les problèmes sexuels, Ottar (de son vrai nom Elise Ottesen-Jensen) a contribué plus que quiconque à promouvoir l'infor-ma-

tion sexuelle et à obtenir l'abrogation de la loi interdisant le contrôle des naissances (1937).

La main sur le cœur, dis-moi: peut-être as-tu mis au monde un premier enfant dans la joie, et un deuxième encore – même si, pour une femme d'ouvrier, cela représente une lourde charge. Tu te mets au travail avec courage, jusqu'au moment, tout proche, où tu t'aperçois avec épouvante qu'il y en a un troisième en route. Alors c'est le désarroi, tu en perds le sommeil... mais à quoi sert de pleurer ? L'année suivante tu seras de nouveau dans la même situation.

La femme pauvre est soumise aux lois interdisant les préservatifs et la construction de logements ouvriers. Elle ne sait comment faire pour éviter des naissances trop nombreuses, qui font de nouveaux malheureux. Mais tandis qu'elle pleure, la femme riche a acquis l'information et les moyens nécessaires pour limiter le nombre de ses enfants, et si elle en a un de trop c'est «par accident». Ses enfants, elle pourra les élever à l'aide de domestiques, elle aura du temps pour aller au bal, dîner en ville et assister à des spectacles. Mais quand les ouvriers demandent que l'information sexuelle profite à tous, c'est elle, la poulette de luxe, qui s'indigne, fait la morale, et parle de violation des lois naturelles... Nous devons arracher à la classe possédante les clefs de la connaissance et les utiliser pour le bien, non de quelques privilégiés, mais de toute l'humanité.

Moa Martinson a commencé sa carrière littéraire par des articles dans *Brand*, journal anarchiste, et dans *Arbetaren*. Elle n'a jamais oublié son enfance misérable ni renié ses origines. Toute son œuvre est marquée par la pitié pour les déshérités et sa haine de toute oppression matérielle et spirituelle.

(D'une lettre à Ottar, vers 1923)

Essaie d'imaginer la vie que nous menons, femmes d'ouvriers, perdues dans une lointaine province. Jamais une occasion d'entendre de la bonne musique, ni d'assister à un exposé instructif, utile pour les femmes. La vie quotidienne, c'est: repas, vêtements, rapiécages, et le potager et le cochon, et c'est à peine si nous savons si la terre est ronde ou carrée...

Quand nos fils voient que nous ignorons tout de ce qui n'est pas le foyer, ils commencent à mêler un peu de mépris à leur affection. Et cette supériorité se retrouve quand à leur tour ils ont pris femme, et qu'elle cherche à connaître un peu ce qui se passe dans le monde.

En fri tidning, *Arbetaren* –
Syndikalistisk pressröst 60 år,
Stockholm, Federativs 1981.

MARGARETHE FAAS-HARDEGGER

Née à Berne en 1882, Margarethe Hardegger travaille aux PTT avant de commencer des études de médecine,

déjà mère de famille. En 1904, elle postule pour un poste de secrétaire féminine à la Fédération suisse des syndicats. C'est en 1906 que paraît le premier organe syndical des travailleuses, *Die Vorkämpferin*, qui sera suivi le 1er mai 1907 par *L'Exploitée*.

Lancée dès après une grève générale dans le canton de Vaud, *L'Exploitée* soutient dès ses débuts les ouvrières de la fabrique de cigares Vautier à Yverdon, licenciées pour avoir voulu se syndiquer. Elles constituent une coopérative de production tandis que les syndicats appellent au boycott des produits Vautier. En été 1909, le patron capitule et le boycott cesse; mais *L'Exploitée* a aussi cessé de paraître et Margarethe Faas-Hardegger quitte la Fédération des syndicats: «Mon expérience... a éveillé en moi un immense dégoût de la bureaucratie centraliste et de son lourd appareil pseudo-étatique.»

Outre la propagande et la formation syndicale, la revue s'occupe aussi de propagande et de formation en matière de contraception: «Nous sommes toutes d'accord pour constater que l'avortement est un fait social qui, dans la société actuelle, s'impose souvent comme une véritable nécessité. Mais je ne puis les faire et je ne connais personne qui brave la loi sans se faire payer cher, et nous sommes pauvres. Il faut prévenir la grossesse par des moyens anti-conceptionnels que je puis indiquer. Mais il ne faut pas attendre, pour me demander ces moyens, qu'un malheur soit arrivé.»

L'Exploitée (1907-1908), réédition:
Genève Ed. Noir 1977.

Allons, femmes qui travaillez dans les usines, les ateliers et les ménages: prenez un jour de liberté ! Cessez de travailler !... Sortons aujourd'hui de toutes les maisons qui nous étranglent: de l'usine bruyante, de l'atelier plein de poussière, du domicile à plafond oblique, sortons toutes ! Prenons nos enfants par la main et allons nous asseoir sur les prés verts, au bord des forêts et, en commun avec les camarades qui pensent comme nous et qui désirent ce que nous désirons, fêtons la journée prolétarienne.

CLARA THALMANN

Née dans une famille prolétaire à Bâle, Clara Thalmann entra tôt aux Jeunesses communistes, dont elle et son compagnon Pavel furent exclus à cause de leur attitude critique envers la politique de Staline.

En été 1936 elle représentait le Club de natation ouvrier aux Jeux Spartakistes de Barcelone. Tout de suite elle fut prise dans les événements révolutionnaires. Pendant la révolution elle lutta aux côtés du POUM (de tendance trotskyste) puis avec les anarcho-syndicalistes allemands, dans la Colonne internationale Durruti. Elle fut arrêtée par la police secrète stalinienne (GPU) pendant les persécutions contre le POUM et les anarchistes, et gardée prisonnière pendant plusieurs semaines. Après avoir quitté l'Espagne, elle lutta avec la

résistance française pendant la guerre mondiale et organisa des passages en bateau pour les réfugiés politiques. Après la guerre elle s'installa à Nice avec son compagnon, vendant des fleurs et se consacrant à la lecture, à l'écriture et à l'accueil des compagnons. Elle est morte en 1986.

Clara et Pavel Thalman,
Combats pour la liberté,
Paris, Spartacus/La Digitale 1983.

Pour moi, il a toujours été clair que la femme doit obtenir elle-même sa libération par la lutte. Dans le mouvement ouvrier on a toujours dit que cela exige une longue éducation, aussi pour les hommes... Mais tu ne dois pas oublier que, dans toute la société bourgeoise, la femme est un être animal, la mère des enfants... Oui, les anarchistes se sont toujours plus occupés de la libération des femmes que les autres, on peut le dire... Et il n'y a pas eu que des efforts, mais aussi la volonté que la femme dépasse l'image qui est donnée d'elle. Beaucoup l'ont réalisé, les femmes sont devenues bien plus conscientes d'elles-mêmes par la révolution espagnole, elles ont pris beaucoup de responsabilités – ce qui était complètement impensable auparavant.

Karin Buselmeier,
Interview mit Clara Thalman,
in Mammias Pflirsiche, Heft 9-10/1978.

MARIE-LOUISE BERNERI

Fille de Giovanna et de Camillo Berneri, Marie-Louise naît à Arezzo en 1918. Enfant, elle doit quitter l'Italie quand son père refuse d'accepter les conditions faites aux enseignants par les fascistes. En France, où elle participe à des groupes anarchistes, elle entreprend des études de psychologie qu'elle interrompt en 1936, pour se rendre à Barcelone où son père publie le périodique *Guerra di Classe*. Ces contacts avec l'Espagne renforcent ses opinions révolutionnaires.

Après l'assassinat de Camillo Berneri par des communistes en mai 1937, elle s'installe à Londres où elle se consacre à la cause de la révolution espagnole. Même après la victoire du franquisme elle poursuit ce travail, en apportant une solidarité pratique aux réfugiés.

Pendant la guerre, elle sera la principale influence théorique de *War Commentary*, puis du journal *Freedom*. Elle entretient une vaste correspondance avec des camarades en Europe et en Amérique du Sud, qui augmentera encore après la guerre.

Elle est l'auteur de *Workers in Stalin's Russia* et d'une anthologie, *Journey through Utopia*. Mais elle ne peut se satisfaire uniquement d'un travail littéraire et elle est engagée dans le travail quotidien du mouvement. Elle ne s'intéresse pas qu'aux questions politiques, mais aussi à la psychologie de l'enfant et donne une conférence sur l'œuvre de Wilhelm Reich et la sexualité de l'enfant. Mais elle et son compagnon, Vernon Richards, perdent leur enfant, ce qui ébranle beaucoup sa vitalité.

Elle meurt peu de temps après, en avril 1949, à 31 ans.
Marie-Louise Berneri, A Tribute,
London 1949.

Glasgow, 22 juin 1945.

Lundi matin nous sommes allés à un meeting en plein air, et ils m'ont persuadée de prendre la parole. Tu sais que je n'avais jamais parlé en plein air auparavant, et c'était plutôt bizarre. Quand j'y pense, je me demande encore comme j'ai pu monter sur cette petite chaise et faire un discours. Ils m'ont tous dit que je m'étais très bien débrouillée, mais les camarades sont si gentils que je ne sais pas s'il y a quoi que ce soit de vrai là-dedans. Mais ils m'ont demandé de parler dans une autre manif le lendemain, et moi, bonne fille, j'y suis allée ! La seule chose agréable, avec ces discours, c'est qu'on se sent drôlement soulagée quand on a fini; c'est comme de passer des examens, sauf qu'on n'a pas besoin d'attendre les résultats...

MUJERES LIBRES

Mujeres Libres, organisation féminine et féministe, travaille en Espagne de 1936 à 1939. Elle est le résultat de débats dans la presse anarchiste, mais surtout de la conscience croissante, parmi les femmes anarchistes, de la nécessité d'avoir une organisation spécifique.

Elle est née en avril 1936 à Madrid, et sa première action a été de créer la revue *Mujeres Libres*. Elle compte bientôt 150 groupes pour 20 000 affiliées dans toute l'Espagne.

Buts.

Mujeres Libres a pour but de lutter contre trois formes d'esclavage des femmes ouvrières: l'esclavage dû à l'ignorance, l'esclavage en tant que productrices, l'esclavage en tant que femmes.

FACE AU MOUVEMENT ANARCHISTE ESPAGNOL.

L'organisation s'identifie aux aspirations du mouvement libertaire espagnol et s'en considère comme une partie intégrante, au même titre que la CNT (*Confederación nacional del trabajo*), la FAI (*Federación anarquista ibérica*) et la FIJL (*Federación ibérica de juventudes libertarias*). Elle sollicite sa reconnaissance au sein du mouvement, mais est repoussée sous prétexte qu'une telle organisation serait un facteur de désunion et d'inégalité. Elle n'arrivera jamais à vaincre l'animosité ou le paternalisme qui caractérisent l'attitude de la plupart des militants.

Mais, du fait de ses orientations politiques, Mujeres Libres a du mal à collaborer avec d'autres organisations féministes autrement qu'au coup par coup.

LA CULTURE.

Son développement ultérieur est déterminé par la formation et l'éducation préalable de ses membres. La culture doit servir à l'émancipation des femmes mais

aussi à une meilleure compréhension de l'anarchisme et de la révolution sociale.

Ce travail culturel se réalise particulièrement par le canal des instituts Mujeres Libres de Madrid et Valence et du Casal de la Dona Trulladora de Barcelone. De plus, des cours d'alphabétisation et de culture générale sont ouverts dans la plupart des groupes.

LES FEMMES DANS LA PRODUCTION.

L'organisation, considérant la guerre non pas comme une défense de la République mais comme une guerre sociale et révolutionnaire, encourage les femmes à participer à la production. Pour ce faire, elle développe une formation technique professionnelle et mène campagne pour l'ouverture de crèches gratuites dans les usines et les quartiers ouvriers, ainsi que de cantines populaires pour les travailleurs. Elle réclame le salaire unique.

LA QUESTION SEXUELLE.

Pour Mujeres Libres, les précédentes campagnes en faveur de la liberté sexuelle, qui eurent tant de succès dans les milieux libertaires, ont en règle générale porté préjudice aux femmes. Le fait que beaucoup de militants considèrent les femmes comme des objets sexuels dont la seule fonction est de satisfaire leurs instincts est vivement critiqué. Mujeres Libres prône l'amour libre qui est un dépassement et une sublimation de l'amour et dans lequel, dans une complète indépendance, hommes et femmes se rencontrent.

L'organisation est contre toute forme de mariage et tourne cette institution en dérision. Les membres sont divisées sur la question de la maternité: certaines voient dans l'enfant une nécessité à la réalisation complète de la femme, alors que d'autres pensent que la maternité n'est qu'une des multiples façons de se réaliser. Toutes sont pour une maternité consciente.

L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

L'éducation suscite chez les Mujeres Libres un vif intérêt. Elles rejettent toute forme d'autoritarisme, que ce soit à l'école ou dans la famille, ainsi que toute manipulation politique des enfants. Elles sont pour une éducation rationnelle qui leur permette une fois adulte de se faire leurs propres convictions.

Elles ne sont pas, comme certains courants à l'intérieur du mouvement, pour une prise en charge totale des enfants par la collectivité, mais considèrent le processus de formation de l'enfant dans sa totalité, sans séparation entre l'école, le foyer, la rue. Elles préconisent des relations naturelles entre enfants des deux sexes, sans préjugés ni tabous.

EN CONCLUSION.

Les réalisations des Mujeres Libres sont à la fois énormes dans le contexte de l'Espagne de l'époque et modestes en regard de leur triple objectif de libération des femmes ouvrières.

Leur activité s'est souvent résumée à fournir des instruments aux femmes pour qu'elles puissent entrer

dans le processus productif.

Mary Nash,
Mujeres Libres,
La Pensée sauvage 1977.

ODO

«Mon roman, *Les Dépossédés*, décrit une petite planète habitée par des gens qui se sont baptisés eux-mêmes Odoniens. Ce nom est dérivé de celui de la fondatrice de leur société, Odo, qui vivait quelques générations avant l'époque du roman et qui, par suite, n'apparaît pas dans l'action, sinon implicitement en ce que toute l'affaire a commencé avec elle.

L'odonianisme est l'anarchisme. Mais pas la variété à la bombe qui n'est que terrorisme, quel que soit le nom qu'on lui donne pour tenter de la rendre respectable; ce n'est pas non plus le «libertarianisme» économique de type social-darwinien de l'extrême-droite; mais c'est l'anarchisme tel qu'il est préfiguré dans la pensée taoïste originelle et qu'il a été développé par Shelley et Kropotkine, Emma Goldman et Paul Goodman. La cible principale de l'anarchisme est l'Etat autoritaire (capitaliste ou socialiste); son thème principal, qui relève de la morale appliquée, est la coopération (solidarité, entraide). C'est la plus idéaliste, et selon moi la plus intéressante, de toutes les théories politiques.

Incarner cette idée dans un roman, ce qui n'avait jamais été fait, fut pour moi une tâche longue et difficile qui m'absorba totalement de nombreux mois. Lorsqu'elle fut achevée, je me sentis perdue, exilée — telle une personne déplacée. Et je fus très heureuse lorsque Odo surgit de l'ombre, par-delà l'abîme des probabilités, et exprima la volonté de voir écrire une histoire, non pas à propos du monde qu'elle avait créé, mais à propos d'elle-même.»

Ursula LeGuin, préface de
A la veille de la Révolution,
Presses Pocket 1978.

C'était la fin de la journée, le ciel s'étalait, profond et décoloré, et autour d'elle de hautes plantes sauvages, aux sommets blancs et secs et aux fleurs presque écloses, se courbaient. Elle n'avait jamais su quel était leur nom. Les fleurs s'inclinaient au-dessus de sa tête, s'agitant sous le vent qui soufflait toujours à travers les champs au crépuscule. Elle courut parmi ces plantes qui la fouettaient doucement sur les côtés pour se redresser ensuite, en s'agitant en silence. Taviri se tenait au milieu des hautes herbes, vêtu de son plus beau costume, le gris sombre à l'élégance sévère, celui qui lui donnait l'apparence d'un professeur ou d'un acteur. Il ne semblait pas heureux, mais il riait, et il lui dit quelque chose. Le son de sa voix la fit pleurer, et elle s'étira afin de pouvoir lui saisir la main mais, en fait, elle ne s'arrêta pas. Elle ne put s'arrêter. «Oh, Taviri, dit-elle, il est ici!» L'étrange odeur douce des herbes blanches devenait plus forte alors qu'elle avançait. Il y avait des épines, des ronces emmêlées sous ses pieds, des pentes, des trous. Elle eut peur de tomber... Elle s'arrêta.

taire de retrouver son géniteur sans toutefois que soit établi un lien de filiation. Elle permettra également un contrôle pour les donneurs de l'utilisation de leur sperme.

S'agissant des dons d'ovocytes, s'il n'y a pas en l'état actuel des pratiques, ni de conservation, ni anonymat possible (le parallèle avec le don de sperme, n'étant pas techniquement réalisé mais recherché), le problème du contrôle des prélèvements d'ovocytes et leur utilisation nous paraît très important au regard des abus possibles.

5 - Problème des embryons surnuméraires.

Il nous paraît urgent de réfléchir aux conditions de la production de ces embryons. La pratique de la stimulation ovarienne par l'emploi de fortes doses d'hormones est-elle sans conséquence et sans danger pour les femmes ?

Doit-on absolument avaliser la recherche scientifique et le point auquel le milieu médical est arrivé ?

On n'a pas actuellement le recul suffisant (y compris sur les conséquences pour les enfants nés d'embryons congelés).

Le produit utilisé en France, la busé-rilone, pour la stimulation ovarienne n'a pas reçu aux U.S.A. son visa de vente, la Food and Drug n'étant pas persuadée de son innocuité (voir F. Laborie dans la revue du Grif n° 36).

Toujours selon F. Laborie qui précise que très peu de recherches sur les effets de cette molécule ont été faites dans le règne animal, ainsi que sur les effets tératogènes (anormalités) de la busé-rilone sur les enfants.

On pourrait demander au corps médical de s'expliquer clairement sur les risques de tels médicaments.

En conclusion, il nous semble nécessaire que :

- ne soit pas autorisé le rapport marchand et d'exploitation lié à la production d'enfants.

- soit levé l'anonymat du donneur.

- la loi du 3 janvier 72 concernant la filiation soit revue.

- enfin, que le corps médical informe sur les risques et les conséquences de l'utilisation des produits médicamenteux pour obtenir la stimulation ovarienne.

Des femmes issues des trois associations :
Centre Lyonnais d'Etudes Féministes
Femmes et Pouvoirs
Femmes Informations Liaisons

Lyon, janvier 1983

Le pouvoir de dire non !

« La démocratie s'arrête où commence l'intérêt de l'État. »

Charles PASQUA

« Le seul devoir que nous avons, peut-être, est d'admettre que même sans hurler, nous avons le devoir de crier. »

Claire BALLAVOINE

« Je ne m'appelle pas Slimane, je n'ai plus quinze ans, je ne vis pas chez mes vieux à la Courneuve, je n'ai pas de C.A.P. de délinquant, pas de couleur tatouée sur le bras... Certes le destin n'a pas voulu que mon nom s'ajoute à ceux de Loïc, Malik ou William¹, pourtant... ». Pourtant Pascal Le Devedec respectait l'Ordre et la Justice, la Police et son uniforme, il croyait aussi en la devise que s'était donnée la République.

Alors tout a basculé ce jour de l'année dernière où Pascal, 35 ans, gosse de la rue devenu aujourd'hui chef d'entreprise, s'est fait tabassé dans un commissariat en conclusion d'un contrôle d'identité. Il a eu honte, honte de voir que pouvaient être bafoués dans le premier commissariat venu les valeurs élémentaires de Justice qu'on lui avait inculqué. Après avoir épuisé tous les recours possibles, Pascal refuse de s'incliner devant l'arbitraire : en août 1987 il fonde l'association « Pouvoir » (Le pouvoir de dire non) pour que ce qui lui est arrivé, la mort de Malik et des autres ne se reproduise plus. L'objectif de l'association est l'aide aux victimes des abus de pouvoir et bavures de la police.

PAS DE RACISME ANTI-FLIC.

Non, « Pouvoir » n'attaque pas la police en tant qu'institution et se refuse à pratiquer un « racisme » anti-flic. Il ne s'agit pas pour eux de dire que la police c'est pourri et de se lamenter. Mais d'informer les gens pour qu'ils connaissent leurs droits, qu'ils sachent qu'il est possible de réagir face à d'éventuels abus de pouvoir et à la violence policière. Car la situation actuelle est inacceptable et nuit à tout le monde : au simple citoyen livré à l'arbitraire et aussi à la police qui donne d'elle-même une image détestable. Enfin, la police et son comportement sont un indice de démocratie. Il s'agit « d'en terminer avec cette confusion volontairement entretenue entre police et justice : la police n'est pas la justice mais le bras de la justice, c'est

n'est pas la loi mais elle doit veiller à son application. Or il y a une contradiction : comment faire respecter la loi en la bafouant en même temps ? ».

« Pouvoir » n'est pas une association d'inspiration libertaire mais d'essence démocratique avec une exigence : la justice. A court terme elle propose trois réformes :

- création d'un corps indépendant de la police pour recevoir et instruire les plaintes en cas de bavure. Actuellement ce sont des services de police tels l'I.G.S. qui interviennent, la même institution étant alors juge et parti ;

- modification de la garde à vue, notamment par la présence d'un avocat dans le commissariat. Il ne s'agit pas de donner un atout aux truands, mais de s'assurer par la présence d'un témoin extérieur que les conditions fixées pour la garde à vue sont respectées ;

- suspension et renvoi des fonctionnaires impliqués dans des tabassages et autres violences. Aujourd'hui ce n'est généralement pas le cas (simple mutation ou changement de service de la brute).

UNE EXTREME INDULGENCE

« Pouvoir » a une grande sœur de création plus ancienne, S.O.S. Bavure fondé par un avocat J. Terrin et qui agit dans le même sens, mais dans une perspective plus strictement judiciaire. Toutes deux se refusent à considérer comme normales les violences policières et l'extrême indulgence, et c'est là un euphémisme, dont elles jouissent.

Pour un libertaire, tout comme pour Chirac qui nous avait prévenu qu'il « couvrirait » les policiers, les choses sont claires : la police a pour fonction première la défense de l'État et bénéficie en retour de sa mansuétude. De cette complicité « objective » naît le laxisme extraordinaire des institutions face à la délinquance policière. Alors pour un peu moins d'arbitraire peut-être faudrait-il rendre la magistrature totalement indépendante de l'État.

Patrice

Note: Loïc Lefèvre, Malik Oussekiné et William Lecourbe ont été tués par des policiers.

« POUVOIR », 287 avenue Jean Jaurès
95100 Argenteuil.
Tél. (16 1) 34.11 20 29.

« SOS BAVURE »,
tél. (16 1) 45 55 91 21.

Sankara, comme le Che

Suite à la publication de l'article de FINKELMEYER sur l'assassinat de Sankara nous avons eu de très nombreuses réactions, nous publions ce mois la réponse de D. Noel, militant de la C.N.T. de Bordeaux.

Nul ne peut nier l'engagement de Thomas Sankara dans la lutte anti-impérialiste et sa sincérité, mais comme d'autres avant lui (Sandino, Che, etc...), il est mort seul, sans le soutien des masses opprimées au nom desquelles il prétendait parler.

Fils de militaire de l'armée française à la retraite, il avait pu accéder aux études supérieures lui permettant de devenir officier d'une armée, héritage du colonialisme.

Militaire (il le revendiquait assez !), il ne voyait du monde que ce qu'il percevait au bout de son fusil, la grande misère de ce peuple paysan opprimé par des années de colonialisme et de néo-colonialisme. Le reste du monde, il le voyait comme ceux qui ont un casque sur la tête, c'est-à-dire en suivant la ligne de mire du fusil, comme on lui avait appris. MAis quand on se lance dans la politique, et que l'on prend les responsabilités dans un pays pauvre, déstructuré, ruiné par l'exploitation capitaliste, les moyens d'atteindre les buts que l'on s'est fixé devaient se résumer à une ligne droite. Cette ligne droite pourrait être les moyens que Sankara n'a jamais eu pour mener sa politique.

La traduction dans les faits d'une ligne politique cohérente fut tellement difficile que, après quatre ans de pouvoir, il est mort seul. Mais sur quelles bases s'appuyait Sankara ?

Fort d'un pouvoir charismatique impressionnant, les appuis dont disposait Sankara étaient pourtant très minimes :

- L'armée, forte de 6 000 hommes, un luxe, dans un pays aussi pauvre, inutile et se comportant comme une caste de fonctionnaires supplémentaires ;
- La jeunesse, ou du moins une partie de celle-ci, qui pense, avec juste raison, que la «révolution» permettrait à

tous l'accès à un monde meilleur et ce rapidement.

Sankara, prenant ses désirs pour des réalités, se croyait soutenu par la masse paysanne ; coupé de celle-ci, il ne pouvait comprendre que celle-ci, opprimée, fatiguée, n'a même plus la force de se révolter et que ces masses, contrairement à celles d'Amérique Latine, sont résignées.

Pour encadrer la population, les C.D.R.¹ ont été mis en place de façon arbitraire. Ces C.D.R. devaient développer «la Révolution» jusqu'au fin fond des campagnes mais, depuis les hauteurs du C.N.R.², quelle dégringolade ! Dans les campagnes, les C.D.R. ont souvent été les éléments les moins porteurs qui ont pris les affaires en main (quelquefois en fils de chef) et la masse de paysans amorphes est restée le daba au pied, en observant la situation (combat de chefs, anciens et nouveaux).

Cette organisation fragile, encadrée rudimentairement, sans formation politique ou économique, n'était pas comme certains veulent bien le croire l'expression de la démocratie directe, mais plutôt le poids du pouvoir central.

Le rôle des C.D.R. est défini par le discours d'orientation du 2 octobre 1983 et peut se résumer ainsi :

- Éducation politique ;
- Entraînement des masses populaires en vue de leur adhésion aux objectifs du C.N.R. (on verra plus loin pourquoi pas le contraire) ;
- Cadre de discussion des décisions des instances supérieures (C.N.R.) ;
- Cadre de propositions à l'échelon supérieur.

Ce schéma est celui du centralisme démocratique cher à tous les Léninistes, affirmé comme système de fonctionnement de toute la Nation dans le discours précité (on ne peut être plus clair que Sankara lui-même).

Sans tomber dans le piège de la propagande révolutionnaire, on peut constater que :

- les accords de coopération avec l'État impérialiste dominant n'ont jamais été dénoncés ;
- de nombreuses exécutions commises par les C.D.R. n'ont jamais été démenties ;
- la peine de mort n'a pas été abolie ;
- les forces armées sont restées la force politique principale du pays (un com-

ble pour un pays qui se veut démocratique).

Si à l'actif du C.N.R. on peut mettre la lutte contre la corruption endémique, les vaccinations massives, les creusements de puits et la lutte contre la désertification, on peut aussi penser que si en 1987, le Burkina est excédentaire net en céréales, c'est plus dû aux conditions climatiques, qu'au travail forcé (pardon ! volontaire) des fonctionnaires les jours de repos.

Car le problème de ce pays n'est pas la réforme agraire, mais le problème de la redistribution des ressources de la ville vers la campagne (28 999 fonctionnaires absorbent 70 % du budget de l'État) et cette volonté affirmée de Sankara lui a créé de nouveaux opposants. D'autre part, rien n'est moins évident que les paysans du Nord ne continuent pas à souffrir de la faim, même si, globalement, le pays est excédentaire, les problèmes de transport, d'achat n'étant pas résolus.

C'est l'équation suivante qui a permis l'élimination de Sankara, sans que se manifestent les appuis qu'il pouvait encore avoir :

- Anti-impérialisme : soutien aux peuples en lutte en Amérique Centrale, en Angola, en Afrique du Sud, au Mozambique, en Palestine... et en Afghanistan, ce qui veut dire :

* Opposition de la France et de ses relais néo-coloniens à l'intérieur ;

* Opposition des U.S.A. et retrait de l'aide économique ;

* Opposition de l'U.R.S.S., retrait politique et soutien aux éléments marxistes orthodoxes du C.N.R.

-Redistribution des ressources : opposition aux baisses de salaire et aux prélèvements quasi-obligatoires des ouvriers et des fonctionnaires. A la campagne, les effets d'une telle politique à long terme sont à peine perceptibles et ne créent pas de nouveaux appuis ; se désintéressant totalement de ce qui se passe à la capitale, les paysans, surtout les femmes, continuent de trimier comme avant pour assurer la survie de la famille. Les discours sont une chose, les effets palpables de ces discours étant très longs à se faire sentir, hormis les coups de trique du C.D.R.

- Autoritarisme : par exemple, sport obligatoire pour tous les fonctionnaires (40^e à l'ombre) ; licenciement de 1 500



instituteurs à la suite d'une grève, alors qu'un des buts affirmés du C.N.R. est l'alphabétisation à marche forcée.

— **Duplicité :**

* Discours marxiste orthodoxe d'un côté, mais assurance de protection des opérateurs économiques de l'autre ;

* Auto-suffisance alimentaire, mais poursuite de la culture du haricot vert pour l'exportation.

Toutes ces positions contradictoires ont eu pour résultat :

— Lachage de Sankara par ses amis politiques les plus proches ;

— Passivité des masses paysannes ;

— Satisfaction de ceux qui, ayant des avantages, croient que la situation va revenir comme avant (salariés, fonctionnaires, commerçants, armée...).

— **Jubilation :** des grandes puissances qui, si de petits pays comme le Burkina ne font que chatouiller leur porte-feuilles, ne veulent à aucun prix que ce mauvais exemple se propage dans leur sphère d'influence respectives.

Sankara savait qu'il était menacé. La veille d'être liquidé, il avait envisagé de constituer une force d'intervention spéciale pour se protéger, dirigée par Homade Segue (tortionnaire patenté du régime, réputé pour la douceur du chalumeau qu'il avait utilisé pour torturer les prisonniers politiques).

Sankara avait-il les moyens de sa politique ? Sa foi dans la dialectique marxiste-léniniste ne les lui a pas donnés, en quatre ans de pouvoir, à moins de transformer par la mystification dialectique 98 % du peuple du Burkina, qui a assisté passivement à tous les événements précités, en masses révolutionnaires se laissant guider par le génial professionnel de la révolution.

La leçon du Burkina, c'est une fois de plus, comment il ne faut pas faire une révolution et ne pas prendre ses désirs pour des réalités, et faire prendre aux autres les vessies pour des lanternes.

Une révolution se construit dans les masses, avec les masses ; si notre devoir est d'éduquer nos frères, de les aider à réfléchir, il n'est pas de les tromper à la façon des staliniens.

Notre devoir de révolutionnaires est de soutenir les révolutionnaires.

Le peuple du Burkina qui a tant souffert saura, comme les autres peuples, se passer des guides providentiels et s'ouvrir la voie à la libération.

VIVE L'INTERNATIONALE !

Daniel NOEL

NOTE 1 : C.D.R. — Comité de Défense de la Révolution.

NOTE 2 : C.N.R. — Comité National Révolutionnaire (dont la composition est tenue secrète).

Daba : Outil du paysan pour piocher le sol à la main.

Nous vivons dans une société inflationniste, cette vérité les économistes pourraient l'enseigner aux partis politiques. Les élections sont d'autant plus fréquentes que la démocratie agonise. Pourrait-il en être autrement avec trois millions de chômeurs, pour certains privés de ressources minimums ?

Tandis que les pouvoirs publics distribuent de véritables fortunes pour l'édition de la propagande des candidats aux élections présidentielles, comme précédemment pour les prudhommes, le chômeur est réduit aux restos du cœur, cuisine non moins appétissante !

Le prix de la démagogie croissante des partis, c'est l'abstentionisme ou encore la montée de l'extrême droite fascisante, et cela n'est certes pas un point de détail.

Le choix entre le silence contraint d'un futur élu ou les promesses de ceux qui ne peuvent prétendre sortir du peloton de queue des candidats ne constitue pas les éléments d'un débat et moins encore d'un choix de société. N'évoquons pas la course des deux anciens ministres de Giscard d'Estaing.

La vérité est ailleurs et elle n'est certainement pas apolitique. La crise que traverse la société capitaliste, si elle n'atteint pas la capacité des entreprises à réaliser des profits se traduit par l'exclusion massive des jeunes, des chômeurs, etc... La crise sociale n'est pas pour nous surprendre et pourtant elle laisse désarmés des millions de travailleurs, des organisations syndicales, formés et accoutumés au réformisme et au paritarisme.

Aujourd'hui la lutte des classes n'est plus un argument de rhétorique pour les Congrès Syndicaux, le patronat nous en fait la leçon, aussi

nous comprenons les hésitations de certains à s'engager dans un combat dont les perspectives ne peuvent mener qu'à une transformation de société dans un affrontement décisif avec les classes sociales liées au vieux monde. Mais existe-t-il un autre choix ?

Pour nous, syndicalistes-révolutionnaires, ce qui importe dans le moment présent ce sont les hommes et femmes qui se mettent en mouvement pour donner corps à leurs revendications immédiates comme aux initiatives qui dans les quartiers (logement...) permettront de reprendre en main la vie, la destinée de la communauté humaine.

Nous ne pouvons donc d'aucune manière cautionner les efforts commis par des syndicalistes à promouvoir quelques illusions électorales et qui détournent les travailleurs des luttes immédiates ou encore renforcent le courant de soumission des syndicats aux partis politiques, administrateurs potentiels de la démocratie Bourgeoise.

L'objectif, dans lequel s'inscrit la volonté de construire la C.N.T. mais aussi de nombreux Collectifs de lutte est la reconstruction de l'autonomie de la classe ouvrière qui ne peut s'affermir que dans un projet cohérent de transformation sociale et l'effort centré sur l'élargissement des luttes ouvrières. Au delà de ces perspectives nous abandonnerons volontiers les quelques spectateurs fascinés par le «*Paris-Dakar*» des élections présidentielles. Il y aura là aussi, sur le bord de la route, le spectacle de la misère et de l'ignominie.

Y.D.

Elections en permanence

BIBLIOGRAPHIE

— «*Sankara, un nouveau pouvoir africain*», Jean Ziegler.

— «*Discours d'orientation politique*», Thomas Sankara, le 2/10/83.

— «*L'encombrant héritage de Thomas Sankara*», Pascal Labazei, Le Monde Diplomatique, novembre 1987.

— «*La voie étroite de la révolution au Burkina*», Pascal Labazei, Le Monde Diplomatique, février 1985.

— «*Sankara chassé par son ombre*», Jeanne Goube de Frères des Hommes, Défis, novembre 1987.

— Rapports 1985, 1986, 1987 d'Amnesty International.

AVANT LA PERESTROIKA, QUE PENSAIENT LES SPECIALISTES ?

Avant la perestroïka, que pensaient les spécialistes ? Disons tout de suite que pour ma part je n'avais rien prévu et que je reste très réservé. Parmi les dissidents soviétiques croyants à un changement interne possible (de Pliouchtch à Sakharov), l'arrivée de Gorbatchev tient autant du miracle que de la pression des insuffisances et des réformes amorcées par Khrouchtchev. La preuve en est qu'un spécialiste réputé comme Abdourakhman Avtorkhanov prévoyait en 1980 une restalinisation de l'U.R.S.S.¹ Écartant toute possibilité de processus autonome venant des masses, les spécialistes, et également, une bonne partie des dissidents se cantonnent dans une attitude de philosophes du XVIII^e siècle à la recherche d'un despote éclairé.

Un bon exemple de cette servilité mentale est offerte par Georges Konrad, dans *«L'Antipolitique»*². Précisons qu'il s'agit de considérations de 1982 et que l'auteur exprimait un point de vue différent dans l'ouvrage *«Les intellectuels sur la route de la classe au pouvoir»* (en hongrois). Les premières pages du livre sont séduisantes dans leur clarté pour dénoncer le maquignonage entre l'Est et l'Ouest, qui se partagent le monde depuis Yalta jusqu'à aujourd'hui. *«Au moment où j'écris ces lignes, les politiciens américains sont profondément indignés par les violations des droits de l'homme en Pologne, tandis que les politiciens soviétiques le sont par celles qui ont lieu au Salvador. Cette sélection bien nette ne peut que démontrer à l'observateur le profond cynisme de la rhétorique sur la morale des grandes puissances.»*

On pourrait s'attendre à une lucidité aussi fine dans l'analyse du Pouvoir et du rôle des organisations de base. Considérant — en méprisant tous les documents connus et l'histoire du soulèvement hongrois de 1956 — que les mouvements ouvriers à l'Est ne s'intéressent qu'à l'autogestion sur le lieu de travail ; que mai 68 a été manipulé par des forces communistes, Konrad tombe dans un nationalisme pompier, comme *«nous, les hongrois, nous n'avons jamais créé notre KOR ou notre Solidarnosc (...)»*.

Partant de la réalité particulière de la Hongrie, le kádàrisme, Konrad tombe dans l'illusion du paternalisme en politique. *«L'essence de la voie hongroise c'est l'émergence d'un certain pluralisme limité dans le cadre du système de Yal-*

ta. Ce pluralisme limité ne reflète aucune faiblesse de la part du Système. Au contraire, cela montre sa force». Il en découle que le rôle des intellectuels est de conseiller le Parti pour éviter des chocs violents intérieurs et extérieurs. Konrad poursuit sa généralisation en invoquant *«des intellectuels aristocrates»*, plus fidèles à Montaigne et Spinoza, Goethe et Tolstoï, qu'au Parti. Cette masturbation finit par *«Nous devons également dire que l'intelligentsia créatrice est l'avant-garde de la classe ouvrière.»*

La perestroïka étant en place, les émules de Konrad naissent comme des champignons. Témoins, Antonin Liehm, tchèque, qui participa en 68 au printemps de Prague : *«Gorbatchev est une créature d'Andropov ; il en a hérité le KGB, qui constitue son soutien le plus important (contrairement à Khrouchtchev). C'est grâce à lui qu'il a réussi à éliminer de l'appareil, à ce qu'on dit, 100.000 membres incapables, corrompus ou peu sûrs. C'est grâce à son fichier que le KGB, intellectuellement transformé et moins sclérosé que le Parti, a largement contribué à moderniser le système soviétique ; mais, nous le savons, cela n'est pas nouveau dans l'histoire de la Russie.»*³ Cette vision baigne dans l'illusion de la séparation étanche entre le Parti, la police et l'armée, et elle n'explique rien, puisqu'en Allemagne de l'Est, en Bulgarie et en Tchécoslovaquie, la perestroïka marche très lentement.

En fait, il y a une analyse qui manque : le départ des réformes. En Hongrie, depuis 1956, des initiatives sont prises et le nouveau style de l'U.R.S.S. les confirment. Même chose en Pologne. Mais ailleurs la situation est complètement différente. Peter Semerdjiev remarque dans *«Iztok»*⁴ que *«le nouveau dirigeant soviétique, Mikhaïl Gorbatchev, reconnaît qu'il a hérité d'un cadre négatif. Et c'est pour cette raison qu'il annonce qu'il cherche de nouvelles voies pour appliquer son socialisme.»* Le dirigeant bulgare, Todor Jivkov, est au pouvoir depuis 1956⁵ : il lui est impossible d'adopter le même raisonnement. Le même cas se présente en Tchécoslovaquie et en R.D.A. L'U.R.S.S. semble avoir trop de problèmes internes à régler, pour se permettre d'imposer des changements des équipes au pouvoir dans les trois pays en question. Aussi, assistons-nous à des changements de façades et le maintien des responsables.

Semerdjiev souligne que : *«jusqu'à une date récente, les normes officielles du Parti récusait l'idée même de l'autogestion. Ses partisans — comme les anarchistes, les anarcho-syndicalistes, différentes sortes de réformistes et autres — étaient accusés de diffuser des idées étrangères à la classe ouvrière et à la société.»*

Quoi qu'on puisse penser, il demeure que le dégel actuel permet des affirmations et des comportements incroyables. Même la presse bulgare commence à être intéressante⁶. Pour la Hongrie, la position de certains libertaires hongrois est la suivante : *«Nous ne travaillons pas au sein de l'opposition (...). Le premier point d'achoppement est la question des rapports entre le pouvoir et l'opposition. Le rôle de l'opposition dépend naturellement en grande partie du rôle que l'État et le Parti accordent à cette opposition ne fait qu'exprimer ce que le Parti ne veut pas dire. Cela concerne la question roumaine, les minorités hongroises à l'extérieur, la dépendance envers l'Union Soviétique et le système économique. L'opposition s'occupe avant tout de l'économie car elle part du vieux principe que l'économie est le problème majeur. Ensuite seulement viennent les droits de l'homme, la question nationale, etc. A mon avis, le principal problème, ce n'est pas la situation économique, mais la situation sociale, qui, elle, est catastrophique. Or l'opposition a peur de prendre position vis à vis des minorités sociales : des homosexuels, des femmes, des toxicomanes, des jeunes (...). Les animateurs de l'opposition cherchent toujours à faire à l'État je ne sais quelles propositions. A mon avis, ça n'apporte rien.»*⁷

En U.R.S.S., la presse occidentale signale le groupe *«Obchtina»* (vieille communauté paysanne russe) *«qui publie une revue ronéotée qui porte en couverture la phrase «Non pas le peuple pour le socialisme, mais le socialisme pour le peuple»*. Les adhérents de ce groupe s'inspirent des idées de Bakounine, le grand anarchiste russe du XIX^e siècle. *Ils sont contre l'étatisme bureaucratique et autoritaire, et ils regardent avec sympathie les expériences et les luttes des travailleurs polonais de Solidarnosc. Les groupes «Globus» et «Klub sotsialno grajdanov» (Club des citoyens actifs socialement) appellent surtout à la restauration des libertés syndicales. Dans cette tendance, on retrouve (mais avec sans doute des motivations différentes) des associations traditionnelles de dissidents, comme «Démocratie et humanisme», composée en majorité d'ex-détenus politiques, et parmi eux, les promoteurs des premiers «syndicats libres» en Union Soviétique.»*⁸



Terminons par une blague bulgare de décembre 87, dont la publication dans le pays entraînerait quelques années de prison et de perte de droits au travail. En Bulgarie, il y a quatre sorte de magasins. D'abord, il y a les magasins sexuels, car tout y est nu, on n'y trouve rien. Ensuite, il y a les homosexuels : en effet, tout est nu, mais sous le comptoir, par derrière, on trouve quelque chose. Puis il y a les magasins historiques, parce que quand on demande un article, les vendeurs répondent que ça fait une éternité qu'ils n'ont pas ce qu'on leur demande. Finalement, il y a les magasins religieux, parce que lorsqu'on demande le prix des objets qui s'y trouvent, on se dit : « Non de dieu que c'est cher ! ».

MERAKLIA

1 - «Sila i bessilie Brejneva», Frankfurt, 1980, 356 p.

2 - «Antipolitique», La Découverte, 1987, 234 p., 84 F. Je suis l'édition anglaise de 1984, parce qu'on me l'a offerte.

3 - «Unità», 20/6/87, traduit dans «Problèmes politique et sociaux», série U.R.S.S., 25/12/87, p. 8.

4 - «Samoupravlenie ili ot zastoi kam obarkvane», (De l'autogestion ou de la stagnation à la pagaille), 27/12/87, «Izток», n° 29.

5 - Curieusement, la série U.R.S.S. (déjà citée), et «Le Monde» du 25/12/87 écrivent que Jivkov est en place depuis 1954.

6 - Contrairement au «Monde» cité, voir «Izток» en bulgare n° 29.

7 - Extraite de «Hongrie, l'amorce d'une mouvance libertaire», «Izток», n° 15, février 1988 (B.P. 70, 75563 Paris cedex 12).

8 - «L'Expresso», 10/1/88.



Au civil inconnu, qui a réussi à échapper au service militaire.

POLOGNE

L'anarchisme et la culture de la jeunesse

Si vous interrogez les gens en Pologne sur l'anarchisme vous n'aurez peut-être comme réponse qu'un haussement d'épaules indifférent ou un cours sur le mouvement coopératif d'avant la seconde guerre mondiale et sur la philosophie socialiste libertaire d'Édouard Abramowski.

Peut-être quand même qu'on vous parlera de «ces fous» de Gdansk, les R.S.A. Le Mouvement pour une Société Alternative (R.S.A.) est devenu nationalement connu le jour de la manifestation du 1er mai 1985 en menant un groupe de jeunes dans un affrontement contre la police. La flicaille en déroute sous une pluie de pierres ne put faire autrement que de se réfugier chez l'habitant qui se retrouva donc à protéger les policiers contre les manifestants.

Mener un combat de rue n'avait en soi rien de très original, surtout après l'application de la loi martiale. Mais le R.S.A. est unique par son anarchisme déclaré. Dans son journal Homek, dont 28 numéros sont sortis entre 1983 et 1986, on trouve des articles condamnant l'autorité de l'État, de l'armée et même de l'église et celle des groupes d'opposition plus traditionnels qui s'identifient à Solidarnosc. «Notre philosophie», disait un des auteurs (ils ont inventé l'eau chaude, N.D.T.), «est qu'il est interdit d'interdire.»

A propos de l'armée : «Le service alternatif n'est pas pour nous un but en soi ; il s'agit plutôt d'un moyen pour se débarrasser de l'armée entièrement. La lutte contre l'armée fait partie de notre programme, dont le but est l'abolition de l'autorité de l'État sur l'individu — et plus généralement, l'élimination de la violence dans la vie publique, de la censure et de la peine de mort. Nous luttons pour le droit à la libre association, pour le droit à une culture et à une éducation indépendantes. Nous luttons pour la protection de l'environnement naturel (nous sommes contre l'implantation en Pologne de centrales nucléaires de type russe). Nous ne pouvons

atteindre tous ces buts de façon immédiate (ni par un miracle, ni par une révolution) — nous devons progresser par étapes. Et l'étape d'aujourd'hui, c'est l'armée !» (Schweik, tract du R.S.A., juillet 1986).

A propos du travail : «le problème [du travail routinier, dépourvu de signification] ne sera jamais résolu par les idéologues. Dès qu'ils arrivent au pouvoir ils ne se soucient plus que de production... Le travailleur doit prendre lui-même en main la tâche [d'humaniser le travail]... Il ne peut se fier à des représentants et à des négociations de politiciens. Seule la représentation de groupe, avec une rotation fréquente et sans président, empêchera que la question du travail ne soit noyée dans les discussions. Nous ne pouvons nous permettre de répéter cette erreur qu'a faite Solidarnosc... Le problème de la relation entre supérieurs et subordonnés... continuera à exister jusqu'à l'abolition de toute autorité et de tout propriété.» (Dmytro Lewychi dans Homek, octobre 1986).

A propos de la «révolution auto-limitée» : «Nos leaders et leurs conseillers ont commencé par reculer sur la question de la grève générale, puis ont abandonné toute grève, ont laissé tomber les manifestations, et récemment — au moins à Gdansk — ils ont abandonné toute idée de faire quoi que ce soit... Si en août 1980 tout le monde s'était fatigué à se poser la question «est-ce le bon moment», il ne se serait rien produit. Notre passivité et notre autolimitation dans la lutte encourage les Rouges à promouvoir la «normalisation», c'est-à-dire la réduction complète de la nation en esclavage». (Pistr Lubik, Homek, novembre 1985).

Beaucoup de gens de tous horizons politiques en Pologne écartent avec mépris le R.S.A. comme élément marginal en accord avec la description de la philosophie du R.S.A. comme «pot pourri naïf et anachronique de gauchisme... basé sur une attaque impétueuse de l'



État et de la loi à partir d'une position d'«état de nature» [d'où le nom de Homek], capable seulement de provoquer le rire, la pitié et... l'indignation par les attaques contre l'église et les insultes contre Walesa...» (M.K., dans l'introduction à une interview d'activistes du R.S.A. dans *Przegląd Polityczny* n° 6, Gdansk 1985).

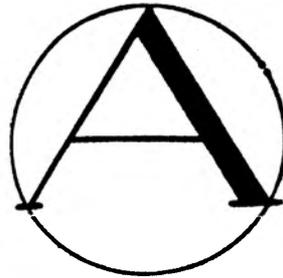
Mais ce même commentateur expliqua plus loin que même les critiques du R.S.A. ont un certain respect pour le bon sens pratique dont il fait preuve dans les actions concrètes telles la campagne contre le service militaire et les manifestations du premier mai.

L'influence de la philosophie anarchiste explicite ainsi que celle, moins tangible, de l'attitude anarchiste envers la société s'est fait sentir dans les nouvelles formes d'activisme politique dont W.I.P. («Liberté et Paix») est l'exemple le plus saillant. Le R.S.A. a pris une part active dans la campagne antimilitariste menée par W.I.P., bien que les deux groupes soient très différents l'un de l'autre. W.I.P. est un groupe national, alors que le R.S.A. est surtout un groupe de Gdansk ; W.I.P. maintient des contacts étroits avec Solidarnosc et face au public ses membres agissent ouvertement et en leur propre nom ; au contraire, les articles de Homek sont tous signés de pseudonymes. (De plus l'impact de W.I.P. sur le pays, sur l'opposition et sur les jeunes en général est bien supérieure à celle de R.S.A.). Mais ces deux groupes ont en commun un élan libertaire et de «culture de la jeunesse». Cela est tout particulièrement vrai du groupe W.I.P. de Gdansk, qui publie un journal appelé *A Capella*, dont le «A» est toujours encerclé.

Dans *A Capella* : «*Wolnosc i Pokoj* (W.I.P.) est un mouvement de génération. Il rassemble des jeunes qui ne sont pas apathiques dans leur attitude envers le monde, et qui croient qu'il est possible de faire «quelque chose». Nous sommes tous différents les uns des autres : anarchistes ou militants d'église, politiques ou moralistes, hippies ou punks. Nous n'avons pas d'idéologie commune, d'uniforme standard, nous n'avons pas tous la même coupe de cheveux. Ce que nous avons en commun c'est les problèmes que nous voulons résoudre, et notre opposition à la violence qui infeste notre monde.»

«Nous pensons que le militarisme est une menace pour l'humanité. Nous pensons qu'un être humain est plus important que la collectivité dans laquelle il ou elle est. Nous pensons que chacun a droit à sa propre vie et à la gérer selon ses propres idées. Aucune autorité ne peut violer ce droit. Nous exigeons l'abolition du service militaire obligatoire. et de l'éducation militaire dans le

ZYC I DAC ZYC I NNYN



cappella



WYREGULARNIK RUCHU "WOLNOŚĆ I POKÓJ" GDAŃSK NR 4



système scolaire. Nous voulons respirer de l'air propre, boire de l'eau pure, manger des aliments sains. Nous exigeons l'arrêt de la destruction de l'environnement naturel, l'arrêt de la construction de centrales nucléaires.

«nous cherchons à réaliser ces buts par la lutte non-violente, par exemple par l'acte individuel de refus du service militaire ou de prêter le serment militaire, par le refus de payer les amendes, par des manifestations, par la collecte de signatures pour des pétitions, par des grèves de la faim, et bien sûr, par la répression la plus large qui s'abat contre nous. Nous collaborons à beaucoup de groupes pacifistes et anarchistes dans le monde. Parmi eux il y a Amnesty International, l'organisation internationale de défense des droits de l'homme. Avec eux nous exigeons l'abolition de la peine de mort et l'arrêt de la persécution des gens en raison de leurs opinions, religion, nationalité, couleur de peau, etc.» (Di-Da, supplément à *A Capella*, Été (?) 1987).

L'anarchisme, la culture de la jeunesse, une sensibilité «verte» (l'écologie, l'antimilitarisme, l'action directe) s'interpénètrent et se renforcent mutuellement en Pologne. Ceci malgré le fait — ou peut-être grâce à lui — que tous ces groupes soient fiers de leur autonomie. Parfois les journaux clandestins «normaux» accusent leurs frères «plus jeunes» d'être «mal influencés».

Le K.O.S. de Varsovie objectant à un article de *A Capella* qui avait critiqué la direction de Solidarnosc s'est plaint que l'article en question avait été écrit par le R.S.A. Non, répondit *A Capella* C.C. n'est pas édité par le R.S.A. mais par le groupe W.I.P. de Gdansk et il n'y a pas de lien direct. L'article en question ne faisait rien que de «dire tout haut ce qui est évident mais souvent tu : Solidarnosc n'est pas un bloc (de savon, NDLC) uni et il faut que les voix dissidentes puissent s'exprimer.» (*A capella*, avril 1987).

Les publications des nouveaux groupes sont pleines de dessins iconoclastes, de poésie provocante («*Le Pape est un super-star / Nous en avons fait une célé-*

brité / Un prisonnier de la multitude admirative) et de textes de punk-rock («*Je veux être un (cheval, NDLC) déserteur avec une chance de survie*»). On trouve en même temps des déclarations de conscience de personnes qui refusent le service militaire, des articles sur le danger des centrales nucléaires, et des descriptions de manifestations, d'arrestations et d'actions de protestations.

De façon significative il s'est produit un débat sur la culture de la jeunesse elle-même. Dans un article l'auteur s'est inquiété des aspects autodestructeurs des diverses sous-cultures en Pologne. Un punk a autant de chances d'être attaqué dans la rue par un autre jeune que par la police. Selon l'auteur, même si on peut attribuer cela à l'atmosphère de répression généralisée, cela ne rend pas plus facile d'accepter que «la rue puisse être aujourd'hui gouvernée par des satanistes et des skin-heads... qui sont la version polonaise des Lubercy soviétiques.» (Andrzej Balewski dans le magazine W.I.P. de Szczecin, juin 1987).

On a une autre vision dans l'article intitulé «*Détruisons la cage*», qui examine les implications politiques d'une musique punk essentiellement apolitique. «*La culture punk, par sa dérision instinctive du mode de vie conventionnel, des politiciens, et de la haute culture, avec la nécessité de vivre en marge de la société, peut être soit un moyen d'échapper à une réalité inconfortable — ou l'amorce d'une lutte contre elle (Et on ne peut nier que la liberté relative dont a joui en Pologne la culture alternative pour se développer est due à la conscience politique du mouvement d'opposition).*» (Frane Skandal dans *A Capella*, février 1987).

De tout ceci se dégage une nouvelle génération d'activisme, divers, iconoclaste et idéaliste... dont la philosophie peut peut-être être le mieux résumée par le slogan sur la page de titre d'*A Capella* :

«Vivre et laisser vivre les autres».

Franck Michalski

Traduit de ACROSS FRONTIERS
HIVER 1988

Traducteur : David
(Bizes au traducteur de la part de la claviste).

SANKARA LE CENTURION

... Je dois avouer mon étonnement (malgré ma largeur d'esprit pour tout ce qui est à connotation marxiste, mais non marxiste-léniniste) à la lecture de l'article consacré à Sankara dans le dernier IRL. Outre le fond, sans aucun recul critique, quel pathos, quelle emphase! J'espère qu'il y aura d'autres réactions et que le «courrier des lecteurs» s'en fera l'écho.

Avoir pour seule bibliographie Ziegler connu pour ses prises de position tiers-mondistes sans guère de recul par «masochisme social genevois» et la collection de livres de «présence africaine» où Sankara cotoie Khadafi et Sékou Touré en dit long sur le sérieux de l'article...

Je renvoie à la lecture de la presse au moment de la mort de Sankara et même le «Monde Diplo» pourtant en faveur des thèses tiers-mondistes (décembre 87) démontre le dérapage du «processus nationaliste révolutionnaire» avec sa cohorte de répression et de corruption, sans oublier que porter au pinacle un centurion, pour un anar, c'est un peu fort!

C'est bon que le grand mouvement anarchiste international s'étende... mais pas dans ces conditions!

JJ G., Montpellier

LES LENDEMAINS QUI GRINCENT

Je ne ferais pas une longue lettre. D'abord, ci-joint le chèque de réabonnement; j'ai hésité parce que je suis fatigué de voir que rien avance. Je suis assez d'accord avec Bruno Giordano sur le fait qu'il est difficile de se libérer des contraintes extérieures...etc... C'est pour lire ce genre de témoignages, aussi l'article «L'assassinat de T. Sankara». Le reste à vrai dire m'emmerde, ça veut dire que je trouve très bien que ça existe, entre autre la réflexion sur l'inégalité sexuelle, mais moi je décolle. Je suis dans la merde des petits boulots, à 35 ans, comme beaucoup d'autres, et j'ai pas l'impression que le monde bouge depuis des années... Alors 68, les PTT, le syndicalisme, zut... mais ce n'est peut-être qu'une période. Enfin, quand on voit Juquin et tous les naïfs qui courent après, j'ai plus envie de démonter les mécanismes. Fatigué. Je suis proche des verts écologie, mais c'est pareil. En fait, il y a simplement urgence face au nucléaire, à la pollution, etc... Et quand on a deux mômes comme moi, on a envie de leur éviter cette merde.

(...) On rêve tous d'un monde meilleur; en attendant, on crève dans un monde pourri. Les lendemains ne chantent pas, ils n'ont jamais chanté, ils grincent. Avez-vous lu Actuel spécial Mitterand? Bonjour le pharaon! A gerber!

ah, au fait, le Larzac, c'est super, mais pour le symbole il vaut mieux être à 500 km qu'à côté, parce que là aussi, bonjour les cons-socialos et magouille etc... C'est pas pour dire, mais en plus, il flotte. Alors le moral.

Allez, je vous aime bien.

M. J., Aveyron

NANTERRE 68

1965 - 66 - 67 -

22 MARS

VERS le mouvement du

Préface de Daniel Cohn-Bendit



un livre-album (21 x 30) de plus de 200 pages relatant avec précision les événements qui se déroulèrent à la faculté de Nanterre depuis sa création — octobre 1964 — jusqu'au début Mai 1968. les différentes occupations de la Cité-Universitaire, les affrontements avec les fascistes, l'expulsion de Juquin par des étudiants, l'occupation du bâtiment administratif le soir du 22 mars, la première intervention des flics dans une fac, et mille autres aventures qui jalonnèrent la vie politique de l'époque.

En outre seront reproduits de nombreux tracts, textes et documents produits à Nanterre dans la même période, et en particulier ceux de la *Liaison des étudiants anarchistes*.

Egalement une cinquantaine de photos inédites.

Ce livre sera vendu 168 francs en librairie
Mais en souscrivant avant le 15 mars 88 il vous sera
envoyé, port compris, à parution pour seulement
120 francs.

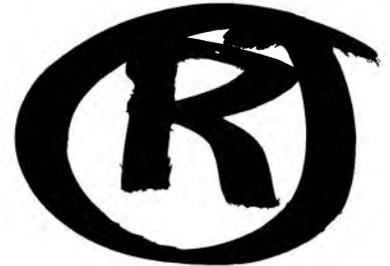
ACRATIE - BP 23 - 64130 MAULEON

«JE RESTAURE, TU RESTAURES ILS RESTAURENT... NOUS RESTERONS»

Pour accompagner la campagne pour le droit au logement qu'il a impulsée sur le quartier de la Croix-Rousse, à Lyon, le CUL (Collectif Utilitaire Lyonnais) publie un dossier: «Je restaure, tu restaures, ils restaurent... nous resterons». On peut se procurer ce dossier au CUL, 44 rue Burdeau 69001 Lyon.

«DE TODA LA VIDA»

Toute la vie des femmes dans le mouvement anarchiste espagnol et 1936. Film vidéo VHS Sécam, 57 minutes. Pour tous contacts et commandes: Librairie Infos, BP 233 66002 Perpignan cédex.



«LA RUCHE»

Après trois numéros consacrés respectivement à Francisco Ferrer, Han Ryner et à la colonie libertaire «L'Echappée belle», les Cahiers de l'Institut d'Histoire des Pédagogies Libertaires vont publier très prochainement un numéro consacré à Sébastien Faure et «La Ruche».

Institut D'Histoire des Pédagogies Libertaires, Caradeuc - la Harmoye 22320 CORLAY.

«INDIVIDU, REVOLTE ET TERRORISME»

«Cet ouvrage tente de situer le terrorisme dans ses rapports à l'individu et à sa révolte».

Jacques Wajnztein: «Individu, Révolte et Terrorisme», Editions Nautilus, 160 pages, 60 F.

Pour toutes commandes, s'adresser à l'auteur: 18 rue Pierre Cacard 69100 Villeurbanne.

En vente à la librairie «La Gryffe»

5 rue Sébastien Gryphe
69007-LYON



NAUTILUS



VIENT DE PARAÎTRE

Anarchie et Christianisme



ATELIER
de
CREATION
LIBERTAIRE

Jacques ELLUL

QUEL peut être mon objectif en écrivant ces pages ? Je crois qu'il est très important de bien situer le projet pour éviter tout malentendu ! Tout d'abord, qu'il soit bien clair que je n'ai aucune intention prosélytique ! Je ne cherche nullement à « convertir » des anarchistes à la foi chrétienne ! Ceci n'est pas une simple attitude d'honnêteté, mais se trouve également fondé bibliquement...

chrétiens qu'ils DOIVENT devenir anarchistes ! Mais seulement que, parmi les options « politiques », s'ils tiennent à s'engager dans une voie politique, ils ne doivent pas écarter d'avance l'anarchisme, mais que, bien au contraire, à mes yeux celui-ci me paraît la conviction la plus proche, dans son domaine, de la pensée biblique.

J. ELLUL

Réciproquement, je ne cherche nullement à dire aux

Ce livre (128p, 62F), peut être commandé à : A.C.L.-13 rue Pierre Blanc-69001-Lyon